

Prospective Jeunesse

Drogues
Santé
Prévention

73

Périodique trimestriel
été 2015

Le désir dans tous ses états

Comment réconcilier désirs et pornographies ?

Magali Michaux

Le désir et la mort dans l'écriture adolescente

Christine Barras

Ils glissent du désir vers le besoin...

Jean-Paul Gaillard



RISQUES JEUNES CHOIX ÉCOLE ASSUÉTUDES SANTÉ FÊTE ALCOOL ADDICTION
CENCE JEU TAB EXPÉRIENCES S DE SOI PROHIBI NABIS PRÉVENT TOXICOMANIE F TUDES SANTÉ FÉ ÉDUCATION AD CONDUITES À RISQUE EXPÉRIENCES SOINS ABUS CONSOM-
PROSPECTIVE JEUNESSE



Prospective Jeunesse est un centre d'étude et de formation fondé en 1978. L'association est active dans le domaine de la prévention des assuétudes, dans une optique de promotion de la santé.

Prospective Jeunesse

propose **trois** services :

- Formation et accompagnement de professionnels (seuls ou en équipe)
- Publication de la revue **Prospective Jeunesse**
- Entretiens individuels

Prospective Jeunesse a créé, avec **Infor-Drogues** et **Modus Vivendi**,

l'asbl **Eurotox**, relais en Communauté française de Belgique de l'Observatoire européen des drogues et des toxicomanies (OEDT).

www.eurotox.org

CONTACT 144 chaussée d'Ixelles, 1050 Bruxelles ■ 02 512 17 66
revue@prospective-jeunesse.be ■ www.prospective-jeunesse.be

Éditeur responsable

Pierre BALDEWYNS

Rédacteur en chef

Julien NÈVE

Comité d'accompagnement

Pierre BALDEWYNS, Philippe BASTIN, Line BEAUCHESNE, Mathieu BIETLOT, Marc BUDO, Martine DAL, Christian DE BOCK, Christel DEPIERREUX, Damien FAVRESSE, Pascale JAMOULLE, Alexis JURDANT, Delphine MATOS DA SILVA, Micheline ROELANDT, Brigitte SPINEUX, Patricia THIEBAUT, Jacques VAN RUSSELT, Arnaud ZARBO

Équipe de rédaction

Patricia BERNAERT, Marta CHYLINSKI, Guilhem DE CROMBRUGGHE, Martine DAL, Marie-Line FOISY, Céline LANGENDRIES

Soutien administratif

Nadia MORTIAUX

Dessins

Jacques VAN RUSSELT

Les articles publiés reflètent les opinions de leur(s) auteur(s) mais pas nécessairement celles des responsables de « **Prospective Jeunesse – Drogues Santé Prévention** ». Ces articles peuvent être reproduits moyennant la citation des sources et l'envoi d'un exemplaire à la rédaction. Ni Prospective Jeunesse asbl, ni aucune personne agissant au nom de celle-ci n'est responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations reprises dans cette publication.

Impression

Nuance 4, Naninne

Graphisme et mise en page

MEDIA
animation
communication & éducation

ISSN : 1370-6306



ÉDITORIAL

« Freud définit la santé mentale d'une façon qui m'a toujours plu, même si elle me semblait inaccessible, comme la capacité d'aimer et de travailler. J'étais capable d'aimer, mieux encore d'accepter qu'on m'aime, le travail viendrait bien ». Tirés de *D'autres vies que la mienne*, formidable roman d'Emmanuel Carrère¹ à mettre entre toutes les mains, ces quelques mots suffiraient-ils à expliquer le lien qui unit la *santé* au *désir*? Autrement dit, ne serait-ce qu'une fois animées et littéralement portées par la force vitale du désir que nos petites machines individuelles trouveraient de quoi alimenter leur équilibre mental et organiser leur bien-être? Dans ce cas, la prévention des assuétudes s'entendrait comme le processus visant à consolider le bien-être, et développant la capacité d'appréhender les multiples désirs. Autant dire qu'en tant que revue de promotion de la santé, le thème du désir est au centre de nos préoccupations, voire constitue le fil conducteur de chacune de nos publications. Dès lors, quoi de plus évident que d'en faire la thématique centrale d'un numéro.

Face à un sujet aussi ample et difficile à circonscrire, nous avons fait le choix d'explorer les quelques pistes de réflexion qui nous semblaient essentielles pour qui veut saisir la façon dont le désir guide nos pratiques de prévention et de promotion de la santé. Attachée au devenir adolescent, l'équipe de Prospective Jeunesse a entrepris prioritairement de rendre compte de la parole des jeunes sur le désir. D'une part, en la leur donnant directement à l'occasion d'un cours de morale porté par Muriel De Borman, enseignante à l'athénée royal de Chênée, et d'autre part en décortiquant leurs différents stratagèmes d'écriture dans le cadre d'un concours organisé dans une école secondaire suisse. Les conclusions tirées par la psychologue Christine Barras donnent à voir une image de l'adolescent plus proche du philosophe doué de pensée complexe que du mollusque suicidaire. En cela, elle rejoint le propos de la doctorante Magali Michaux à qui nous avons confié le soin de déconstruire le discours dominant à l'égard de la pornographie dans lequel l'adolescent se cantonnerait au rôle de spectateur apathique derrière l'écran. Écran sur lequel s'attarde également Christel Depierreux qui décortique la déclinaison du désir dans sa dimension cinématographique.

Le désir ne se résume toutefois pas à une histoire de gai savoir et nous aurions tort de ne voir en lui qu'un lyrisme vitaliste. Le désir peut aussi se nourrir d'intentions morbides et se muer en force de démolition. Chacun à leur manière — et selon des logiques dont l'apparente opposition ne doit pas masquer les quelques complémentarités essentielles —, Matthieu Méan et Manuel Dupuis exposent la démarche entreprise par leur équipe d'intervention pour accompagner cette forme de désir. Enfin, Jean-Paul Gaillard interroge la question du glissement du désir vers le besoin chez les jeunes, désarçonnant par là les adultes censés les *éduquer*.

Nécessairement incomplète, cette ébauche de cartographie du désir montre à quel point celui-ci s'invite dans le champ de la prévention et plus généralement de la promotion de la santé. Ainsi, faut-il construire, restaurer ou consolider une capacité à désirer? Telle est la question qui, fondamentalement, anime tous les professionnels du secteur.

Julien Nève, rédacteur en chef
julien.neve@prospective-jeunesse.be

Le désir dans tous ses états

Éditorial	1
Julien Nève	
Comment réconcilier désirs et pornographies?	2
Magali Michaux	
Désir de mai	7
Muriel De Borman	
Le désir et la mort dans l'écriture adolescente	9
Christine Barras	
Du désir sur grand écran	14
Christel Depierreux	
Désirer le risque pour mieux risquer le désir	16
Matthieu Méan	
Le mécanisme de récusation et ses conséquences sur la dynamique du désir	20
Manuel Dupuis, Julien Talent et Marc Decuyper	
Ils glissent du désir vers le besoin... et ne supportent plus la moindre frustration?	25
Jean-Paul Gaillard	

1. Carrère E., *D'autres vies que la mienne*, Paris, P.O.L., 2009, p. 299.

Comment réconcilier désirs et pornographies ?

> Magali Michaux, enseignante préparant une thèse de doctorat sur le *post-porn*¹

On sait la vive opposition que rencontre généralement la pornographie. Alors que d'aucuns y voient ni plus ni moins qu'une forme de négation du désir, d'autres pointent l'extrême danger d'exposer des adolescents sans défense au formatage des images pornographiques. À rebrousse-poil de ce genre de représentations alarmistes qu'elle se fait fort de déconstruire, Magali Michaux donne à voir comment élaborer une éducation à la consommation de la pornographie, envisagée moins comme un dispositif par essence oppressif que comme un des mécanismes de production de la sexualité, des sexualités.

La pornographie a indéniablement mauvaise presse. Comment te positionnes-tu par rapport à ce dénigrement??

Réfléchir à la pornographie suppose de faire attention aux mots utilisés pour activer sa pensée. Parler de la pornographie est assez réducteur, voire dangereux. Il faut avoir à l'esprit que si, historiquement, la pornographie a été constituée comme une catégorie à part entière, c'est en vue de discriminer un certain type d'images et d'en réguler l'accès. Aujourd'hui encore, ce mot est lesté d'une rhétorique très précise, la rhétorique de l'addiction où opèrent des notions lourdes de sens telles que substance nocive, consommateur en danger, public non averti, etc. Ce type de discours se déploie toujours selon une lecture linéaire faite de liens de causalité simplistes entre deux pôles immuables, à savoir d'un côté un produit considéré comme toxique et de l'autre un consommateur posé comme naïf. Plutôt que de parler de la pornographie, je préfère parler des *productions pornographiques* de manière à se dégager de tout discours orienté pour s'intéresser à ce qui

se fait et ce qui se passe, c'est-à-dire aux différents publics et, surtout, aux stratégies de lecture adoptées ou élaborées par ces mêmes publics.

La relation qu'entretiennent les jeunes avec la pornographie suscite de nombreuses polémiques. Beaucoup y voient une perte morale ou considèrent que consommer de la pornographie empêcherait d'accéder à un désir authentique.

Derrière ce point de vue se loge une nouvelle question de définition par rapport à la catégorie *jeune*. D'un point de vue légal, la pornographie est régulée et même interdite aux jeunes dans la mesure où ils sont considérés comme un public non averti. Or, cette considération est déjà en soi problématique : en quoi les jeunes seraient non avertis ? De quoi ne sont-ils pas avertis ? La question met aussi en évidence cette tendance consistant à penser la pornographie comme homogène et nécessairement mauvaise. De nouveau, interrogeons-nous : en quoi

1 Le *post-porn* est un courant cinématographique de pornographie critique de la pornographie traditionnelle comme entreprise de normalisation des corps. Il s'agit d'un contre-projet pornographique échappant à la fois aux représentations médicales objectivantes et à la pornographie majoritaire hétérosexiste.

2. Propos recueillis par Julien Nève

est-elle mauvaise ? Est-ce parce que la sexualité y est mal représentée ? Est-ce parce que seules sont représentées des sexualités orientées par des rapports de pouvoir ? Autant de présupposés fondés sur une conception de la pornographie comme homogène et invariable dans le temps.

Si on s'intéresse aux pornographies, on constate rapidement qu'il existe des pornographies non soumises à ce genre de dictats misogynes et que les jeunes ont bel et bien accès à cette pluralité de pornographies. S'agissant de la définition des jeunes comme public non averti, elle est symptomatique de cette tendance à toujours parler à la place des jeunes en ne leur demandant que très rarement ce qu'ils pensent. En l'occurrence, comment ils perçoivent leur rapport à la pornographie. Sur cette question, il existe une enquête anglo-saxonne *porn-research*³ très intéressante dans laquelle chaque répondant était invité à définir sa vision et ses usages de la pornographie, expliquer ce qui le motive à en regarder et décrire la façon dont la pornographie s'inscrit dans son parcours personnel. Les résultats montrent qu'il y a peu de publics non avertis et que les adolescents savent à quel point la pornographie peut être chargée de poncifs. À rebours des idées reçues, on se rend compte qu'ils ne partagent pas cette vision naïve de la pornographie comme représentant la réalité où, selon le cliché absolu qui soulève toutes les peurs, il convient de prendre une femme contre son gré pour la faire jouir malgré elle.

Tu t'inscris donc en faux contre l'idée que la pornographie formate ou oriente la sexualité des jeunes spectateurs ?

Il faut en effet nécessairement prendre du recul face à une vision de la pornographie comme un produit intrinsèquement mauvais qui aurait des effets directs et, à vrai dire particulièrement simplistes, sur ceux qui le consomment, c'est-à-dire majoritairement de jeunes hommes soi-disant littéralement transformés en brutes épaisses et misogynes. Il faut se méfier de cette vision linéaire qui ne tient jamais la route dès lors qu'on interroge lesdits consommateurs qui, en réalité, s'inscrivent dans une approche réflexive et non dénuée d'esprit critique de la pornographie.

Sans pour autant tomber dans une dramatisation excessive, ne doit-on pas

SONNET I

- « **F**outons-nous, mon âme, foutons-nous dare-dare,
» Puisque pour foutre nous sommes tous nés
» Si tu adores le vit, moi j'aime le con,
» Le monde serait un rien qui vaille sans cela.
- » Et si *post-mortem* il était permis de foutre,
» Je te dirais : Foutons jusques à en mourir ;
» Après, nous irons foutre Adam et Ève,
» Qui furent cause de cette malencontreuse mort.
- » — Vraiment, c'est vrai ; car si les scélérats
» N'avaient mangé la traîtresse pomme,
» Je sais bien que les amants ne cesseraient de jouir.
- » Mais laissons aller les bêtises ; et jusques au cœur
» Plante-moi ton vit ; fais que de moi jaillisse
» L'âme que le vit fait tantôt naître et tantôt mourir.
- » Et, si c'était possible,
» Ne me laisse pas hors de la motte les couillons,
» Heureux témoins de tout plaisir. »

toutefois considérer qu'aujourd'hui, une certaine inquiétude peut se justifier, notamment au vu des innombrables vidéos auxquelles ont désormais accès les jeunes internautes ?

Historiquement, c'est précisément cette inquiétude qui a défini la pornographie comme catégorie à part entière. La définition moderne de la pornographie s'élabore au moment même où s'opère une démocratisation des modes de diffusion via l'invention de l'imprimerie. Pensons par exemple à l'œuvre de Pierre L'Arétin dont les textes, très critiqués par rapport aux pouvoirs en place et agrémentés de dessins sexuellement explicites, ont suscité l'ire des autorités étatiques de l'époque⁴. L'Arétin n'a évidemment pas inventé le dessin pornographique, dont les traces sont bien antérieures à la Renaissance italienne, mais du fait de l'imprimerie, les autorités n'ont plus le

3. www.pornresearch.org

4. Pierre L'Arétin (1492–1556) est un dramaturge italien, auteur des *Sonetti lussuriosi* (Sonnets Luxurieux), recueil de pièces érotiques accompagnées de 16 illustrations pornographiques de Giulio Romano (Jules Romains), ce qui lui vaut de perdre la protection du pape Léon X.

King Kong Théorie

Virginie Despentès, Paris, Grasset, 2006.

« J'écris de chez les moches, pour les moches, les frigides, les mal baisées, les imbaisables, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf, aussi bien que pour les hommes qui n'ont pas envie d'être protecteurs, ceux qui voudraient l'être mais ne savent pas s'y prendre, ceux qui ne sont pas ambitieux, ni compétitifs, ni bien membrés.

Parce que l'idéal de la femme blanche séduisante qu'on nous brandit tout le temps sous le nez, je crois bien qu'il n'existe pas. » V.D.



En racontant pour la première fois comment elle est devenue Virginie Despentès, l'auteure de *Baise-moi* conteste les discours bien pensants sur le viol, la prostitution, la pornographie.

contrôle de la diffusion. Autrement dit, l'identité des lecteurs ou spectateurs potentiels échappe à leur savoir. Le danger survient quand la pornographie n'est plus l'apanage des classes sociales privilégiées mais devient accessible aux femmes, enfants et autres brutes épaisses que seraient les prolétaires. Cette inquiétude est d'une certaine manière constitutive de la pornographie. Y a-t-il davantage de raisons de s'inquiéter du fait de la diffusion massive que permet internet ? Je ne pense pas car internet permet également une plus large diffusion des réflexions sur la ou les pornographies. L'important est de sortir la pornographie de son isolement qui empêche la réflexion. Il y a effectivement un accès massif, mais c'est un accès massif aux pornographies.

Si je te suis bien, on pourrait même se réjouir de ce nouvel élargissement de l'accès aux pornographies. Je pense notamment à certains jeunes publics qui pour des raisons liées à des tabous d'ordre familial, moral ou religieux ne sont pas du tout informés par rapport à la sexualité. Le libre accès aux pornographies viendrait en quelque sorte dynamiser ces chapes de silence ?

Tout à fait. On lie toujours la pornographie à des questions de pouvoir et, depuis les travaux de Michel Foucault, à des questions de savoir, mais il faut bien se rendre compte que ces questions peuvent éga-

lement être positives. Les publics peuvent s'approprier ce qui est montré dans les pornographies et en faire un élément constitutif de leur sexualité ou de leur approche du désir. Cela peut parfois même faciliter certaines acceptations identitaires.

Il faut sortir d'une lecture naïve de la pornographie pour comprendre que cet accès massif offre la possibilité de nouveaux savoirs, d'autres manières de penser et d'accepter son corps. Cela peut aider aussi, quand on crée du couple, à négocier certaines pratiques. Ce sont toutes des choses qui peuvent être des usages positifs de la pornographie.

Pourrait-on alors parler de « bonne pornographie » en opposition à une « mauvaise pornographie » ?

À nouveau, il faut faire attention aux catégorisations. En effet, on conçoit généralement la pornographie comme une « mauvaise pornographie » où le discours misogyne règne en maître avec un homme qui ressemble à Brutus mettant une femme ressemblant à une poupée gonflable dans des tas de positions. On a alors tout un script sexuel qui mène à l'orgasme masculin, la question de l'orgasme féminin ne se posant pas spécialement. Bien sûr, ce sont des choses qui existent mais elles baignent dans une pensée critique. Aujourd'hui, qui va voir un film pornographique en se disant que ça va lui révéler la vérité sur les femmes ? De même, qui s'étonne qu'à la fin d'un épisode de série télévisée, il y ait un rebondissement qui nous pousse à regarder l'épisode suivant ? Les spectateurs savent que les séries télévisées obéissent à des codes très précis. Les films pornographiques sont eux aussi codés et c'est important de le souligner, de voir comment ça marche, à quoi ça correspond.

On peut évidemment faire un parallèle entre la pornographie et les produits psychotropes... De la même manière qu'en prévention, on parle de « réduction des risques », pourrait-on aussi envisager une éducation à bien consommer la pornographie ?

Bien sûr, c'est d'ailleurs déjà en cours depuis les années 80 dans les milieux féministes américains au sein desquels il y a eu une importante scission autour

de la pornographie. En effet, le débat s'est cristallisé autour de la question de l'image de la femme, essentiellement représentée comme objet passif du désir des hommes. La pornographie étant vue comme intrinsèquement mauvaise, certaines souhaitaient en censurer l'accès alors que d'autres se sont plutôt positionnées en faveur d'un changement au sein de sa production. Le paradoxe entre la volonté du mouvement féministe de donner aux femmes de la puissance en tant que sujets tout en soutenant l'idée paternaliste selon laquelle les femmes ne seraient pas prêtes à investir le champ de la pornographie a entraîné un pan du féminisme à investir la pornographie en essayant d'en créer d'autres formes.

Parallèlement, il y a également eu tout un mouvement universitaire qui s'est intéressé à la pornographie et aux productions pornographiques comme un phénomène complexe. Cette stratégie a permis de sortir la pornographie de son isolement en l'envisageant dans un premier temps comme un genre cinématographique qui, à l'instar des films d'horreur, poursuit un objectif : créer un affect sur le corps du spectateur. Toutes ces réflexions ont permis d'influencer notre manière de lire la pornographie, de la comprendre mais également de la concevoir différemment en tant que spectateur, voire en tant qu'acteur ou producteur dans le cas des films amateurs.

Prenons le cas d'un enseignant, quel conseil pourrais-tu lui donner pour parler de pornographie aux jeunes ?

Tout d'abord, il faut commencer par donner la parole aux jeunes avant de se positionner comme celui qui sait. Comme pour la consommation de drogues, les jeunes en savent beaucoup plus que ce qu'on ne croit ! Qu'il s'agisse de consommation de drogues ou de pornographie, ce n'est pas nécessairement quelque chose qui se fait tout seul, dans sa chambre en cachette, dans la honte et dans le silence absolu. Je pense qu'avant d'imposer un discours sur la pornographie et sur la consommation de pornographie par les jeunes, c'est plus intéressant de commencer en leur donnant la parole et en les questionnant sur leurs représentations, leurs pratiques.

Parler de pornographie, c'est toujours quelque chose de compliqué : d'un côté, cela peut provoquer un sentiment de puissance et donner des idées mais, de l'autre côté, cela peut entraîner de la honte et de

Mutantes (Féminisme Porno Punk)

Film documentaire de Virginie Despentes, Blaq Out, 2010¹.

L'écrivaine Virginie Despentes voulait rendre hommage aux réalisatrices, activistes, sex-workers qui ont précédé la génération libérée d'aujourd'hui et ont tracé la voie de la pornographie faite par des femmes. C'est pour cette raison qu'elle a réalisé *Mutantes*, un documentaire féministe, porno, punk passionnant.

Constitué d'une série d'entretiens réalisés aux États-Unis, à Paris ou à Barcelone, et de documents d'archives autour de l'action politique des travailleuses sexuelles, des activistes queer et de performances post-pornographiques, *Mutantes* dessine les contours d'un féminisme dont on a peu parlé en France.

Avec les interventions de Norma Jean Almodovar, Maria Beatty, Lynnee Breedlove, Catherine Breillat...



1. Le film est accessible en streaming ici : www.vodeo.tv/documentaire/mutantes-feminisme-porno-punk

la gêne. Il est important de pouvoir accueillir cela et de les faire émerger. Or, tenir un discours surplombant immédiat rend difficile la réflexion individuelle et commune sur la pornographie et sa consommation.

Sans dramatiser ni banaliser, quelles seraient alors les balises à donner aux jeunes ?

Une première piste serait alors d'introduire la thématique par une analyse de la pornographie au sens historique : quelle est l'origine du mot ? Quelles sont ses évolutions dans le temps ? En quoi fait-elle débat dans les mouvements sociaux ? ... Cela permet de replacer la pornographie dans un contexte plus large, d'objectiver et de verbaliser tout en soulignant le fait que nous sommes tous vulnérables à ces images, ce qui peut provoquer de l'embarras mais également des choses très positives comme l'excitation, le plaisir, un sentiment de puissance ou de réassurance. En replaçant la pornographie dans son histoire, dans ses pratiques, dans ses codes, cela permet de la sortir de son isolement, et donc d'éviter des catégories surplombantes.

Désir de mai

Enseigner la morale, une question de désir

> Muriel De Borman, enseignante

C'était la fin du mois d'avril. Ce qui signifiait que nous entamions la dernière partie de l'année, celle durant laquelle il s'agit souvent de rattraper les retards accumulés ici où là. C'était le printemps, le temps rêvé pour les voyages scolaires, la période la plus riche en intrigues amoureuses. En résultait du coup, pour les élèves, l'occasion d'être distraits au cours de morale, qui reste un espace oblique ou parallèle à l'école.

La réforme des cours philosophiques me grignotait le désir d'enseigner. C'était un moment idéal pour parler de cela, du désir¹.

Je désire aller dehors parce qu'il fait beau
et que rester à l'école, c'est chiant,
Pourtant l'école m'occupe et me change les idées,
Et le désir n'est que patience.
Il faudrait partir à la recherche de Perry,
Pour que je trouve le bonheur.
Finalement, j'arrête pas d'y penser.

Je désire sortir parce que j'en ai marre de l'école.
Pourtant, il faut être patient pour obtenir ce qu'on désire,
Et j'ai toujours faim...
Il faudrait trouver des licornes
Pour que je puisse faire ce que je veux.
Finalement, peut-être que le désir est plus qu'une simple envie.

Alchimie particulière, le désir d'enseigner la morale ne m'a jamais vraiment effleurée. Dans le langage commun, la Morale ne s'enseigne pas, elle se transmet, insidieusement d'une génération à l'autre. On est tellement habitué à ce qu'on nous la fasse, à ses références brimantes, empêchant souvent le rapport juste au corps, son écoute. La Morale accepte difficilement les hésitations qui jalonnent l'enfance, l'adolescence, la vie. Elle manque de vitalité, se décompose dans l'avant-garde, mais elle rend la créativité magique et surprenante. La morale est un jalon, posé au coin d'une pièce, sur lequel on se mesure, on se compare, on grandit.

1. Les textes encadrés ont été rédigés par les élèves suite à un atelier proposé par Prospective Jeunesse sur la thématique du désir.

C'était dans cette brèche en pirouette que j'avais fait mon nid. Le nid de mes réflexions solitaires. Lorsque le soir, le calme advenu quand la fatigue d'une journée d'école clouait mes gamins à leurs oreillers encore froids, dans les courants d'air qui traversent ma petite maison liégeoise, je tissais tranquillement les fils des réflexions qui feraient de mes cours ce qu'ils seraient. Je tissais des paysages dans lesquels les élèves choisissaient des chemins. Il est probable que j'en perdais parfois, des élèves, en chemin... Mais il y a dans la perte toujours une joie de se retrouver et on avançait, mine de rien, de plus en plus loin.

Si le désir d'enseigner la morale ne m'a jamais effleuré, c'est celui de partager ma surprise qui m'a mue. La surprise devant le développement joyeux de la pensée. La surprise devant la vitalité créative de l'adolescence, printanière et fugace, qui s'étouffe si vite, faisant des femmes et des hommes cela même qu'ils deviennent. Une combinaison de deux choses m'a mise sur la voie de l'enseignement : une envie, d'abord, de transmettre ce que la philosophie a porté vers moi dans son sillage, ce que j'ai découvert de beau et de complexe, d'envahissant, d'irritant, d'horrible, de magique dans la capacité de l'esprit à percevoir l'abstrait quand tout nous fige dans le fait, dans l'action concrète. Et puis, la possibilité d'entamer ce travail à l'âge même où tout semble encore possible. Un partage qui se faisait pour moi à travers ce cours-là, qui s'appelle *morale*. Et puis, ce que je fais à l'école prend racine, inévitablement dans la découverte de ce que la réflexion compose et décompose. Parce que l'école dans ce monde fait partie de la vie.

Je ne désire pas grand chose aujourd'hui dans ce que les ministères conçoivent de l'école, où il faut amener les enfants à penser par nous une éthique sibylline. Une éthique citoyenne? Vaste programme pour des mots rendus creux à force d'être cuisinés pour des sauces parmi les plus indigestes. Lorsqu'il est si essentiellement utile d'apprendre d'abord à aiguïser les regards et épicer les réflexions. Lorsqu'il est impératif de continuer à penser la pensée. Cette gymnastique heureuse où tous les coups sont encore permis.

**Je désire parce que la vie n'est que désir.
Pourtant j'ai déjà passé 3h sur l'ordi aujourd'hui
Et c'est si simple.
Il faudrait être amoureux
Pour que tout le monde soit heureux.
Finalement, est-ce que je désire vraiment ?**

**Je désire une tarte parce que j'ai faim.
Pourtant, ce n'est pas toujours agréable
Et j'arrête pas de continuer.
Il faudrait que le désir soit toujours réciproque.
Pour que tout le monde le désire aussi.
Finalement, il faudrait que tout le monde y croie.**

**Je désire parce que je suis humaine.
Pourtant, c'est plus raisonnable d'aller à l'école
Et je suis triste.
Il faudrait que tout ne soit que désir
Pour que Poutine soit content.
Finalement, je ne sais rien.**

**Je désire parce que je suis Frodom Socquet,
Pourtant c'est pas si simple
Et j'ai envie de m'amuser, de rigoler.
Il faudrait être riche pour y arriver.
Pour que tout soit plus facile.
Finalement, le naturalisme n'est qu'une imitation
scrupuleuse de la réalité.**

**Je désire parce que je suis une fille.
Pourtant on ne peut pas tout avoir et il faut limiter ses désirs,
Et on a peur d'être déçu.
Il faudrait faire plus attention à l'environnement,
Pour que je puisse bien m'amuser en ville.**

**Je désire parce que je suis.
Pourtant je ne suis pas un animal
Et je veux aller vivre quelque part où je vivrai heureuse et
tranquille (si possible dans un trou d'Hobbit).
Il faudrait pouvoir faire ce qu'on a envie,
Pour que tout se passe mieux dans le monde.
Finalement, j'ai passé une bonne soirée malgré ma tristesse**

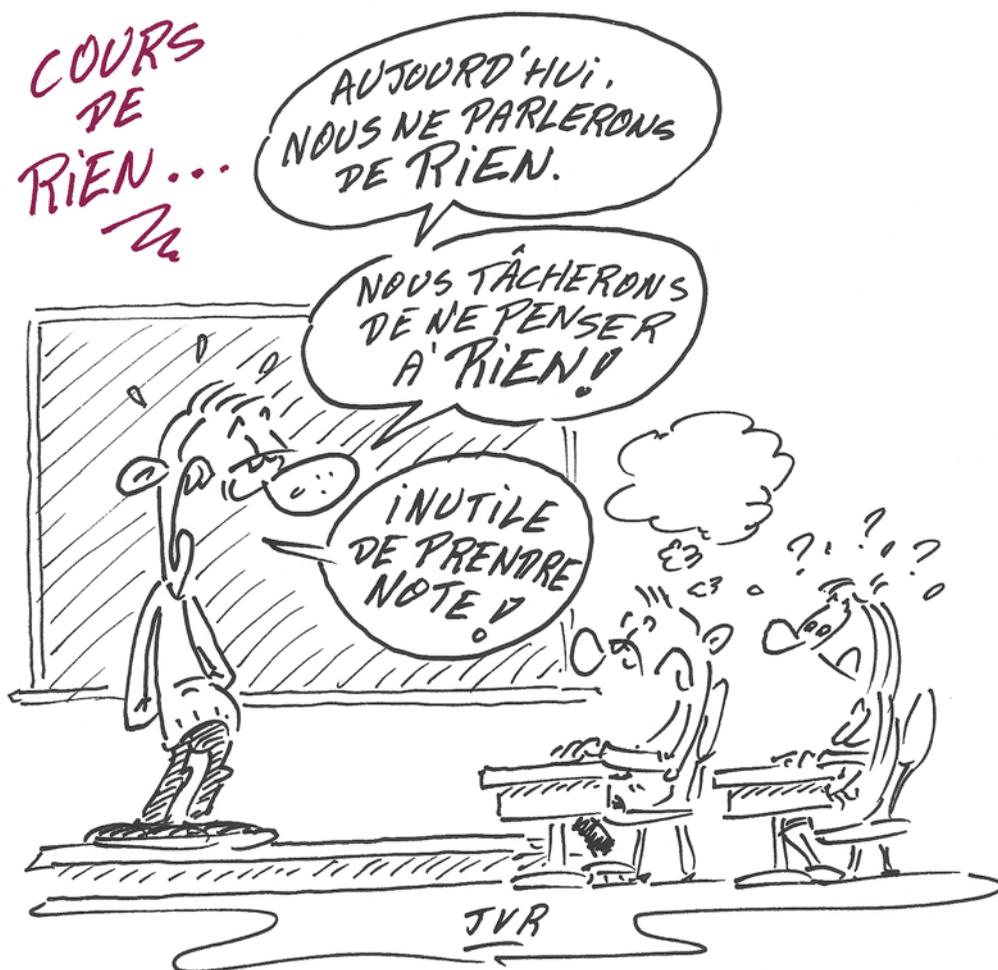
Je désire parce que je suis un être humain.
Pourtant, on a pas toujours ce qu'on veut,
Et alors, j'arrive à me contrôler.
Il faudrait légaliser la vente de cannabis
Pour que personne ne soit déçu.
Finalement, la vie devrait être plus simple.

Je désire voyager parce que ça me permet de m'évader.
Pourtant, le désir peut avoir différentes significations
Et c'est dommage.
Il faudrait que les gens arrêtent d'être jaloux
Pour que tout le monde soit heureux.
Finalement, c'est peut-être mieux comme ça.

Permission. Peut-être que l'alchimie dont je parle tient du rapport entre désir et permission. Dans le manque aussi, le manque d'une autre école où l'apprentissage ne serait pas appâté seulement par des points face auxquels nous sommes tous inégaux. Où le désir serait valorisé comme moteur d'existence. Où il serait permis de hurler parfois et de se taire, de patienter, de courir ou d'attendre. Ce que l'on fait si peu lorsqu'on vit en tension.

Peut-être aussi que le manque, s'il appelle au désir, est déjà un changement en puissance...

Dans ce numéro se sont donc logés des textes couleur printemps. Écrits par les élèves auxquels je donnais ce cours. Non par bonté d'âme ni par dépit mais bien parce que pour gagner ma croute, c'est ce que je sais faire de mieux, transmettre l'étonnement de la pensée et du doute dans les jalons posés par l'histoire des idées.



Le désir et la mort dans l'écriture adolescente

> Christine Barras, psychologue, Infor-drogues asbl

Nous savions déjà que les adolescents étaient d'éminents stratèges, toujours prompts à déjouer les attentes des adultes. S'appuyant sur les textes issus d'un concours d'écriture organisé dans une école secondaire, Christine Barras démontre qu'ils sont également dotés d'un don pour la prémonition philosophique. Nous aurions en effet tort de nous arrêter au désir morbide qui semble habiter la plupart de leurs textes, de nous en contenter en ce qu'il vient confirmer la symbolique de l'adolescent en proie au mal-être. Un lien de causalité qui se révèle beaucoup trop pauvre pour saisir la complexité du rire inquiet porté par la multitude des « je » adolescents.

Sept années d'un concours d'écriture

Lorsque les jeunes écrivent, qu'expriment-ils sur eux-mêmes ? L'article apporte un éclairage sur cette question à partir d'un ouvrage que j'ai publié en 2014¹ qui retrace le parcours d'un concours d'écriture organisé depuis 2006 dans une école secondaire de la Suisse romande. Les textes primés sont écrits par des jeunes de 15 ans, en majorité des filles. L'ouvrage en présente vingt et les analyse selon deux approches, l'une portant sur les artifices du *je* dans les textes scolaires, l'autre sur les changements propres à l'adolescence, tels qu'ils transparaissent à la lecture des textes. Les candidats sont de « bons élèves » et leur participation au concours est soumise à l'aval des enseignants. Les titres, variés, sont préparés par leurs professeurs. Ces titres en disent beaucoup sur l'adulte tel qu'il voit l'adolescent. Parmi les titres préférés par les jeunes, *Mourir pour rien* a remporté le plus de suffrages, suivi par *Un bruit de pas trouble la nuit*, *Je l'appellerai liberté*, *Derrière les masques*, ou encore *Dis, tu m'aimes ?*

Même si les consignes du concours recommandent aux jeunes de s'exprimer librement et d'être authentiques, le non-dit, très présent, conditionne leur écriture sans toutefois annihiler ce qu'ils ressentent et transmettent malgré eux, entre les lignes.

L'expression d'un désir frustré

La plupart des récits traduisent un mal de vivre profond. Cette impression rejoint l'idée parfois évoquée d'une génération sans espoir, à l'image d'indicateurs très sombres de notre société comme la consommation outrancière, l'exigence d'une jouissance immédiate, la disparition des repères philosophiques, la menace du chômage ou encore la crainte d'attentats. Pour abonder dans cette vision pessimiste, le dernier rapport de l'Organisation Mondiale de la Santé consacré à la santé des adolescents² relève que si, globalement, les jeunes vont bien, une minorité d'entre eux s'en sort mal. La dépression est la première des maladies qui affectent les jeunes, et le suicide est la troisième cause de mortalité de cette population, après les accidents de la route et le VIH.



1. BARRAS Christine, *On est trop sérieux quand on a quinze ans. Des jeunes écrivent sur la mort, l'amour et la vie*, Vevey, L'Aire, 2014.

2. Voir le rapport 2014 de l'OMS sur le site de l'institution : <http://apps.who.int/adolescent/second-decade/>

En mai 2014, juste après la parution de mon livre, SOS-Suicide a pris contact avec moi pour me demander de participer à un événement organisé quelques mois plus tard. Lors de la remise du prix 2014, j'ai fait part de cet appel aux adolescents présents. Leur réaction a été immédiate : ils se sont mis à rire. Si l'inquiétude des adultes est attisée à la fois par des données épidémiologiques et par la production écrite de textes morbides, les deux éléments ne sont pas à amalgamer, ils ne s'inscrivent pas dans une logique de cause à effet.

Étymologiquement, désir signifie « nostalgie de l'étoile », en référence aux marins déplorant l'absence de repères pour guider leur voyage. Que faire avec ce manque ? Deux pistes se dessinent. Ressasser son bonheur perdu au risque de s'y noyer, ou tourner son regard et chercher ailleurs, en acceptant une rupture, même douloureuse, avec son passé.

« J'ai plongé mon âme dans cette bouteille comme j'aurais pu me noyer dans cette étendue d'eau limpide qui se dessinait à l'horizon. C'était un jour comme un autre. Encore profiter du soleil jusqu'à se brûler la peau, encore ces volutes de fumée aspirées jusqu'aux entrailles, comme un antidote, un moyen de destruction. Les enfants poussaient des cris de joie sur la plage, les vagues venaient s'écraser sur la rive et leur écume avait une odeur familière, rassurante. [...] Mon passé, je le voyais comme un fardeau que je traînais douloureusement derrière moi, mon présent n'était qu'une suite de déceptions ; quant à l'avenir, il me faisait si peur que je n'osais y songer. J'étais arrivée au fond, à un tel point que je ne voyais rien en dessous. Alors j'ai pris une gorgée, puis deux. Les paroles prononcées autour de moi se transformaient en murmures presque inaudibles. Ma vue s'embrouillait et mon pouls faiblissait petit à petit sous l'effet meurtrier de la boisson. J'ai bu, toujours plus, jusqu'à l'écoeurement, jusqu'à ce que je sente que je m'approchais du but. » (Lorelei)³. Que déduire d'un tel récit ? Si c'était le fait d'une seule élève, il serait à prendre comme un appel à l'aide. Mais au fil des sept ans, les récits de ce type se sont succédés. Plus qu'un mal-être généralisé, ils expriment une mise à l'épreuve de l'adulte qui, désormais, doit compter non plus avec un enfant, mais avec un jeune en qui il y a du secret.

L'adolescent est communément représenté comme une personne en souffrance et il adopte l'image du

rebelle mal dans sa peau qui est attendue de lui. Dans une enquête réalisée auprès de jeunes usagers de cannabis⁴, un d'entre eux s'exprime de la façon suivante : « On nous demande pourquoi on fume et on n'a pas de réponse. Alors on se justifie en expliquant nos problèmes, alors qu'en fait il n'y a pas de raison. On ne sait pas pourquoi on fume ». De façon analogue, il est possible de prendre la production de textes morbides comme une traduction de ce qui est confusément ressenti, pour montrer que quelque chose d'important se passe.

L'écriture de soi et la fiction du « je » scolaire

Un « je » de convenance

Le « je » scolaire est un « je » de convenance, qui colle aux exigences de la société. Autrefois, ce « je » était celui d'un sujet obéissant et soumis. Les consignes données indiquaient quels étaient les sentiments ou les impressions à ressentir : « Pourquoi faut-il obéir à nos parents ? – Pour leur montrer que nous les aimons »⁵. Toujours en toile de fond, la hantise d'imprimer des « idées fausses ». Le maître était censé amener une dimension morale à tout ce qui était fait et dit.

De nombreux auteurs ont raconté des souvenirs liés à cet exercice scolaire : Nathalie Sarraute y voyait la découverte d'un « réel littéraire avec ses mots revêtus de beaux vêtements d'habits de fête » ; pour Claude Duneton, c'était une quasi-fiction qui préservait leur vie réelle. En revanche Annie Ernaux, très sévère, déplorait l'hypocrisie de l'école : « C'était un faire comme si continu, comme si c'était drôle, comme si c'était intéressant, comme si c'était bien ».

L'avènement d'un « je » créatif

Dans la mouvance de mai 1968, la société se met à privilégier l'individu, son épanouissement et sa créativité. La rénovation de l'enseignement du français vise à libérer l'élève, le maître devenant un meneur de jeu plus en retrait. Le « tour personnel » est demandé. Une rédaction pleine de bons sentiments est jugée banale et, ce qui est paradoxal, elle est également jugée scolaire. Bourdieu⁶ dénonce le fait que cette révolution renforce les compétences dont bénéficient déjà les jeunes issus des classes supérieures, à l'aise avec le milieu scolaire, et fige

3. Les citations sont extraites des textes des élèves et suivies du prénom de l'auteur.

4. DESCAMPS Luc et SCHEPENS Pierre, « Enquête "Génération cannabis" : paroles d'usagers », in *Psychotropes*, 2007, vol. 13, p. 83-98.

5. LALIRE Gervais (1952), *La rédaction et le français. Livre de l'élève cours moyen et cours de Fin d'Études de Transition*, Paris, Nathan, p. 85. Il faut noter qu'autrefois les jeunes de quinze ans fréquentaient l'école primaire jusqu'à la fin de l'obligation scolaire, l'entrée à l'école secondaire étant réservée à une minorité qui se destinait à l'université.

les autres dans un sentiment d'infériorité. Le « je » personnel qui est demandé doit exprimer la curiosité, la créativité, l'émotion, l'agilité intellectuelle. Ces qualités, valorisées par la société, mettent en difficulté les élèves plus défavorisés⁷.

Le « je » des réseaux sociaux

Aujourd'hui, parler de soi sur les réseaux sociaux n'est pas réservé à quelques initiés. Chacun peut se mettre en scène pour se faire connaître et faire reconnaître sa singularité. Les adolescents s'exposent dans des confessions où « chacun reconnaîtra un peu de soi dans le récit de l'autre⁸ ». Le jeune met sa vie en récit. S'il exprime le désir d'être authentique, il développe également la capacité de jouer un rôle social grâce auquel il peut cultiver son jardin secret et, même si cela semble contradictoire, le soumettre au regard d'un autre. Le jeune se raconte, se dévoile, et l'autre se dévoile à son tour. Il communique une part de sa vie intérieure, pour mieux se l'approprier ensuite grâce aux réactions de l'autre. Cet échange se passe entre pairs, les jeunes définissant eux-mêmes les codes implicites pour y parvenir. Il se passe aussi à l'école, qui adopte ce nouvel art d'écrire sur soi.

L'apparence d'un jardin secret

Si les rédactions d'autrefois donnaient des détails de la vie ordinaire (par exemple les souvenirs de vacances), elles ne disaient rien des sentiments personnels. Au moins en apparence, l'élève faisait siens les sentiments qu'il convenait d'éprouver. Les récits que nous étudions dans cet article ont opéré un renversement. Ils traduisent des sentiments qui ont l'air vrai, mais ne disent rien de ce qui se passe au quotidien. Les stéréotypes d'autrefois ont été remplacés par d'autres. Apparemment, le récit qui nous est offert est inventé. Comme il le faisait autrefois, l'élève se cache ou se protège. Il parle de lui sans parler de lui. Mais s'ils ne dévoilent pas la personne, ces textes en disent beaucoup sur ce qui est psychiquement au travail chez les jeunes.

Le regret du passé et la nostalgie du présent

La nostalgie d'un paradis perdu

Quatorze textes mettent en scène la mort, qu'il s'agisse d'un suicide ou de la mort d'un proche.

Certains évoquent avec nostalgie un passé révolu, fait d'un bonheur évanoui. Les héros font penser à des personnes à la vie fracassée par un drame. « La joie, le bonheur et tous ces sentiments de plénitude avaient pris le large, sans mon consentement » (Lorelei).

L'auteure ajoute : « Mon passé, je le voyais comme un fardeau que je traînais douloureusement derrière moi ». La nostalgie, « sa seule et dernière amie » (Céline), est à la fois un poison et un remède, comme le sont les amours toxiques à la fois indispensables et destructeurs. Le souvenir des fleurs est une torture, comme l'est le souvenir d'un rire. « Depuis des années je n'éprouvais plus rien, uniquement des réminiscences du temps où j'étais vivante » (Lauraine). Les rêves ou certains endroits magiques évoquent ce passé comme un univers où il faisait bon, où l'on était bien. « J'ai aimé cet endroit dès le premier instant. Je m'y sentais comme dans un cocon, à l'abri du bruit et de tous les problèmes auxquels se confrontent les personnes arrivant à l'âge adulte » (Laura). La phrase évoque une volonté de repli dans l'univers d'avant.

La mélancolie adolescente

Comme le héros romantique du XIX^e siècle, le jeune est malheureux, prisonnier d'une souffrance sans fin. « Plus je lutte, plus on resserre l'étreinte invisible qui emprisonne chaque instant, qui vous empêche de respirer sans jamais vous tuer » (Elvira). « Tandis que je tremblais, des larmes de rage et de frustration coulèrent sur mes joues. À quoi bon vivre, si ce foutu corps abîmé par la maladie ne suivait pas, m'attachait à un lit aussi bien qu'un lien d'acier ? » (Sophie).

La mélancolie, étymologiquement, signifie « bile noire ». Le mélancolique aspire à un changement qu'il redoute. Dans l'Antiquité grecque, la mélancolie était propre aux créateurs qui devaient traverser et vaincre cet état sombre pour que surgisse l'inspiration. Elle n'est pas exempte de complaisance, voire de jubilation dans une souffrance qui, paradoxalement, révèle que l'on est vivant.

La crainte de stagner

La crainte de l'adolescent n'est pas seulement de quitter ses parents, mais aussi de ne pas parvenir à les quitter. Cette crainte de stagner dans un présent

6. Pierre BOURDIEU et Jean-Claude PASSE-
RON, *La reproduction*, Paris, Minit, 1970.

7. Christine BARRÉ-DE MINIAC, *Le rapport à l'écriture. Aspects théoriques et didactiques*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2000, p. 114.

8. DUBET François, « Sur soi comme objet biographique », *Le français d'aujourd'hui*, 2004, vol.4, n° 147, p. 11.



éternel se lit dans les récits mettant en scène des vieillards. Les vieux ou les ratés décrits par les jeunes sont des adolescents qui n'ont pas grandi. Ils sont pris dans un temps figé, condamnés à rester ce qu'ils sont, avec des projets inaboutis, seuls ou entourés de gens qui ne les comprennent pas, qui ne les regardent pas. Les adultes qu'ils décrivent représentent ce vers quoi ils voudraient surtout ne pas aller. Une vie d'échec, si jamais rien ne bougeait dans leur parcours.

« Je n'ai jamais été qu'un raté, un petit écrivain minable de seconde zone. Le syndrome de la page blanche a eu raison de moi » (Antoine). La vie a eu raison des ambitions du jeune, qui en meurt de honte et de désespoir, « rongé par les tourments des ombres spectrales ». Les rêves brisés transforment les gens en fantômes.

Pour les jeunes dont nous parlons, mourir est parfois la seule chose à faire, la seule en tout cas qui met du sens là où ils n'en voient plus. Pour la psychanalyse, le drame de l'adolescent est de comprendre que le « quand je serai grand » de l'enfant est un leurre, que les années n'apportent pas de réponses, mais de nouvelles questions. La mort qui s'ensuit est celle des fausses certitudes. Ensuite, c'est le saut dans l'âge adulte, la possibilité de s'ouvrir à la complexité.

La vogue des réseaux sociaux et notamment des photos que l'on partage, des événements que l'on commente, incite à regarder le présent comme un moment qui fuit et qui, déjà, appartient au passé. D'où un sentiment de nostalgie envers sa jeunesse perdue au moment même où on la vit. « Je me dis que ma jeunesse est passée trop vite, que j'en ai de très bons souvenirs » (Marion, 18 ans)⁹. Ce regret fait penser à une intériorisation de l'éphémère qui imprègne notre société.

Winnicott affirmait que l'adolescent ne cherche pas à être compris, qu'il cherche à étonner. Le jeune montre à l'adulte qu'il n'est plus un enfant sans mystère, mais aussi qu'il n'est pas prêt à s'ouvrir à la curiosité de l'autre. Le jeune ressent confusément qu'il va vers quelque chose d'autre, et qu'il y va de sa vie. Il ne veut ni ne peut dévoiler ce qu'il y a de secret en lui mais montrer que ça existe.

Le courage de s'ouvrir au futur

La mort n'est pas toujours une fin triste : « À cette seconde précise, j'ai ressenti l'implosion de mon cœur. Un sourire a fendu mes lèvres. La fin d'une histoire éphémère, le début de l'éternité. Oui, j'ai sauté et je suis morte de bonheur » (Lorelei). Elle abrange les souffrances physiques : « Alors, mue par

9. Exemple cité par LACHANCE Jocelyn, *L'adolescence hypermoderne. Le nouveau rapport au temps des jeunes*, Presses universitaires de Laval, 2011, p. 102.

10. HACHET Pascal, « Quelques enjeux psychiques de l'écriture adolescente », *Lignes d'écriture*, 2003, n° 27, online.

un incroyable élan mêlé de désespoir, de douleur et d'amertume, je m'élançai ; ce fut avec un sourire apaisé que je m'écrasai dans les vagues. Je préférai le soulagement et l'oubli que me procura enfin cette échappatoire, à une vie que je ne supportais plus » (Sophie). Elle met fin à un destin sordide et injuste : « Ma fierté et mon orgueil ont depuis longtemps disparu, pour ne jamais revenir. Je regrette d'avoir eu à choisir cette piètre solution. Je regrette de ne pas être une combattante. Seule la mort elle-même sera mon chemin vers la lumière. » (Elvira). La mort est également évoquée d'une façon symbolique. À une amie coupable de trahison : « Tu m'as tuée, en quelque sorte, mais ça m'a permis de renaître, comme une larve devient papillon, je te dois ma renaissance. Alors merci, merci d'exister. Mais sache que si c'était à revivre, je ne changerais rien, [...] l'avenir qui se dessine devant moi ne me fait plus peur, vivre doit être une drôlement belle aventure » (Faustine). Dans ces extraits, le sujet prend de sa propre initiative la décision de la rupture. Il n'est plus dans l'attente d'un sauveur qui viendra le délivrer.

L'écriture est un moyen de « donner du sens à son histoire et ne pas laisser à l'abandon de vieilles blessures psychiques¹⁰ ». Cette activité se heurte à certains biais (contexte scolaire, présence du regard et du jugement de l'adulte), mais elle reste créatrice par ce qu'elle met en jeu d'une façon plus ou moins consciente. Elle permet de quitter l'univers des enfants pour qui d'un côté il y a les gentils, et d'un autre les méchants et de s'ouvrir à la nuance.

La maîtrise du temps

La maîtrise du temps est un des grands défis d'aujourd'hui. Nous avons coutume de nous plaindre d'un temps qui s'accélère et qui manque à la fois, d'une impression pénible que plus nous nous agitions, plus nous nous dispersons dans l'effort, un peu comme Alice au pays des merveilles qui s'étonnait de voir les personnages courir pour pouvoir rester à la même place. L'artifice des drogues permet, pour un adulte comme pour un jeune, d'apprivoiser le temps et d'en gommer les aspérités menaçantes. C'est aussi une réponse facile à une demande de solution immédiate, pour répondre à une exigence

du « tout, tout de suite ». Deux textes seulement en font mention, comme d'une solution un peu lâche.

Le temps immobile occupe en revanche une place essentielle. Il ne consiste pas en un simple *ennui*, du temps perdu à ne rien faire, mais en un ratage plus important. Certains adolescents sont angoissés à l'idée de rester coincés dans le temps. Un constat similaire est posé par certains philosophes actuels, parlant d'une société qui voit son tempo s'accélérer d'une façon paradoxale, jusqu'à la pétrification. Pour Hartmut Rosa, l'accélération observée dans les champs technique, social et individuel, va finir par s'autodétruire dans une *immobilité fulgurante*¹¹ : malgré l'apparence « d'une hyperpossibilité de choix et d'une ouverture illimitée vers l'avenir [...] le système de la société moderne se referme sur lui-même et l'histoire se rapproche d'une fin qui a la forme [...] d'une inertie polaire¹² ». Cette vision catastrophiste d'une société à la fois figée et frénétique n'est pas sans rappeler les angoisses d'adolescents qui, pour la première fois, prennent conscience du caractère éphémère des choses (durée de vie des couples, familles décomposées et recomposées, emplois précaires, modes vestimentaires et technologiques qui se succèdent), mais qui s'effraient encore plus à l'idée de rater le train en marche et de n'être que des laissés pour compte. Et lorsqu'on leur demande de bâtir leur projet de vie, ils ont comme modèle une société qui, elle, semble se diriger vers le néant.

À notre époque, les modes de pensée adolescents ont été érigés en valeurs communément admises¹³. Il est possible dès lors de doter nos textes adolescents d'une prémonition philosophique, ou de supposer que les angoisses des philosophes actuels sont empreintes d'une nostalgie adolescente. Le vertige catastrophiste ressemble en effet à la peur d'un futur dont nous aurions perdu les codes d'accès, comme le jeune qui, faisant le deuil de son enfance, doit s'inventer lui-même. Toujours est-il que nos jeunes auteurs donnent eux aussi l'impression paradoxale que rien ne bouge, malgré, ou à cause de cette accélération effrénée. Et ils ont réussi à montrer quelque chose de cette angoisse philosophique. Sans vraiment le dire, ils montrent également que le choix de la rupture, d'une mort symbolique, ouvre le chemin à un futur possible.

11. ROSA Hartmut, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2011, p. 363.

12. ROSA Hartmut, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte, 2012, p. 51.

13. MARCELLI Daniel et LAMY Anne, *L'état adolescent : miroir de la société*, Paris, Armand Collin, 2013.

Du désir sur grand écran

> **Christel Depierreux**, chargée de projets « Collection Éducation Santé », service éducatif de PointCulture

On peut affirmer sans trop se fourvoyer que sans désir, point d'espoir de réalisation personnelle, il est notre moteur vital. C'est ce qui nous fait avancer dans la vie puisqu'il est infini. Désirer « quelque chose » et l'obtenir enfin, ne clôture cependant pas le cycle du désir, il ne cesse de se tourner vers d'autres « objets » dont l'être est privé, dont il manque. L'ambiguïté est posée : nous y sommes soumis indéfiniment mais de manière nécessaire.

Le cinéma en exprime ainsi souvent plusieurs dimensions. Que cela soit pour montrer le désir d'être soi (identité) ou le désir de l'autre (les relations). Certains réalisateurs-trices en ont d'ailleurs fait leur fonds de commerce. D'autres encore privilégient la période adolescente, (Gus van Sant, Jacques Doillon, etc.), celle durant laquelle les désirs de toutes natures explosent, s'opposent ou s'interposent.

Souvenons-nous du film *L'esquive* d'Abdellatif Kechiche (César du meilleur film en 2005). Une œuvre intelligente et sensible qui laisse une place majeure à la parole, parole argotique et volubile, sur la vie de Krïmo, quinze ans, qui vit dans une cité HLM de la banlieue parisienne. Avec sa mère vendeuse, et son père en prison, il rêve de partir sur un voilier au bout du monde. En attendant, il traîne son ennui avec sa bande d'amis et sa difficulté d'engagement. Ou encore *Fish Tank* d'Andrea Arnold qui raconte comment Mia, adolescente coincée entre les bagarres, l'alcool et une mère célibataire à la dérive, trouve, grâce à la danse hip hop, le moyen de s'évader. Il y a là deux façons fréquentes de représenter le désir des ados au cinéma, d'une part en exposant un rêve qui se réalisera — ou pas — et d'autre part en mettant en images « l'agir humain ».

Baladons-nous dans quelques histoires et univers d'auteur(e)s de ces dix dernières années. Commençons par Céline Sciamma, une cinéaste française

qui à travers ses trois longs métrages, se penche avec subtilité dans les eaux troubles des désirs adolescents. Son premier film, *La naissance des pieuvres*, se plaît à décortiquer l'origine du désir féminin, un sujet qui trouve son pendant masculin dans *Les beaux gosses* de Riad Sattouf. L'adolescence et ses doutes trouvent aussi un écho dans *Thirteen* de Catherine Hardwicke : Tracey, 13 ans, sage et studieuse va faire l'expérience de la liberté frôlant l'excès et l'illégalité au contact de la fille la plus populaire du lycée qui vit sans limite (vols, drogues, insolence).

Sciamma poursuit son chemin avec *Tomboy* en s'attachant, cette fois, à une période de l'enfance dans un récit ludique sur le désir de travestissement. C'est la question de l'identité sexuelle de Laure, 10 ans qui s'exprime dans les jeux d'enfants le temps d'un été. En point de mire, c'est la liberté de se choisir une vie et l'influence du regard des autres — qui nous cloisonne, nous condamne ou nous ramène parfois malgré nous vers la normalité — qui sont touchées.

Bande de filles, ensuite, introduit la force et la violence du groupe pour augmenter la puissance des désirs personnels bravant les frustrations et les interdits.

Sur la thématique du « qui suis-je ? », « qu'est-ce que je veux ? » « qui j'aime ? », on ne peut oublier le québécois Xavier Dolan, le surdoué de sa génération puisqu'il n'a que 26 ans et déjà cinq réalisations



à son actif en cinq ans. Il nous offre des histoires complexes et sans complexe avec réalisme et une poésie toute personnelle.

Dans *J'ai tué ma mère* et *Mommy*, son premier et son dernier film à ce jour, il met la figure maternelle au premier plan en dialogue avec le fils. Cette mère, premier objet de désir dont le protagoniste doit se détourner pour vivre sa propre vie. Avec *Les amours imaginaires*, ce sont les jeux de l'attirance et de l'amour que l'on suit avec Francis et Marie qui tombent amou-

reux du même homme. *Laurence anyways* en revanche, raconte la vie d'un homme qui à l'aube de la trentaine, souhaite devenir une femme. *Tom à la ferme*, ou comment éclate un mensonge forcé, révélateur d'un désir plus fort.

Toutes ces histoires, et il y en a bien d'autres encore sur nos écrans, reflètent des exemples de l'expression du désir d'être soi, avec l'autre et en relation avec le monde.

Films et documentaires évoqués dans cet article disponibles chez POINTCULTURE www.pointculture.be

- *L'esquive*, Abdellatif Kechiche, 117', 2003, VE6785
- *Fish tank*, Andrea Arnold, 118', 2009, VF0441
- *La naissance des pieuvres*, Céline Sciamma, 82', 2006, VN0149
- *Tomboy*, Céline Sciamma, 84', 2011, VT0535
- *Bande de filles*, Céline Sciamma, 112', 2014, VB1525
- *Les beaux gosses*, Riad Sattouf, 90', 2008, VB0838
- *Thirteen*, Catherine Hardwicke, 100', 2003, VT3513
- *J'ai tué ma mère*, Xavier Dolan, 96', 2009, VJ0196
- *Les amours imaginaires*, Xavier Dolan, 95', 2010, VA0787
- *Laurence anyways*, Xavier Dolan, 152', 2012, VL1168
- *Tom à la ferme*, Xavier Dolan, 98', 2013, VT0742
- *Mommy*, Xavier Dolan, 134', 2014, VM2934

Désirer le risque pour mieux risquer le désir

> **Matthieu Méan**, coordinateur première ligne et responsable *Relax Zone* chez Modus Vivendi asbl¹

La Réduction des Risques est née dans les années 90 d'un mouvement d'auto-support porté par des consommateurs. Aujourd'hui professionnalisé, on peut dire que le mouvement s'est bâti sur un puissant désir, celui d'apporter une réponse adaptée aux urgences de santé publique...

Il existe aussi une face sombre du désir, celle de la mort ou de l'autodestruction. Comment une association comme Modus Vivendi, spécialisée en Réduction des Risques, prend-elle en compte cette dimension dans ses pratiques² ?

Le désir est en effet la matière première dans notre pratique de travailleurs sociaux. En milieu festif, par exemple, c'est le désir de sortir, de voir des amis, de faire des rencontres qui pousse les gens à faire la fête et qui nous permet d'entrer en contact avec eux. Oui, la notion de désir est centrale dans notre travail, car tout le monde ressent à un moment ou un autre le désir de s'échapper de l'ordinaire, de vivre quelque chose d'exaltant. La fête constitue parfois une réponse à ces aspirations.

À partir des notions de désir et de plaisir, on arrive à aborder la question des limites et du besoin, question beaucoup plus intime et délicate. En Réduction des Risques (RdR), on estime que l'on accompagne les gens, on *tend des perches*, on émet des propositions... Mais en fin de compte, c'est toujours la personne concernée qui va les saisir ou pas.

On en arrive ainsi, parfois, à aborder la question de l'autodestruction qui est du ressort de la personne elle-même, mais aussi de son entourage. En effet,

personne n'est à l'abri d'une situation dans laquelle il ou elle ne maîtrise plus entièrement sa prise de décision. L'entourage, les amis, renvoient une image de la situation de la personne, des risques qu'elle prend et sont aussi là pour pouvoir lui dire : « là, tu te mets en péril ».

Or, un désir qui prend une forme autodestructrice n'est pas facile à identifier de notre point de vue parce que la personne qui entre en contact avec nous ne livre que l'information qu'elle veut bien donner. Si en tant que travailleurs sociaux, notre objectif est de créer du lien à partir des notions de désir et de plaisir, nous devons être attentifs à ne pas porter de jugement sur ces questions. Par contre, nous pouvons faire le relais vers notre équipe de psychologues qui, elle, dispose des outils et du dispositif nécessaires pour aborder ces sujets parfois délicats.

La RdR respecte une certaine neutralité par rapport au désir de consommer des drogues, mais jusqu'où ?

En effet, nous nous inscrivons pleinement dans une philosophie de non-jugement par rapport aux consommations des personnes que nous rencontrons, ce qui ne veut pas dire que nous banalisons ou

1. www.modusvivendi-be.org
2. Propos recueillis par Julien Nève.

Si tu te reconnais ou que tu reconnais un de tes amis dans certaines de ces situations, alors :

Parles-en à une personne de confiance, à ton médecin de famille, à une association locale ou à Infor-Drogues :

02/227.52.52. dans l'anonymat
www.infordrogues.be



(S')INFORMER NE NUIT PAS À LA SANTÉ

Ce document est inspiré de questionnaires d'autoévaluation (dont celui réalisé par le RESTIM et TECHNO PLUS). Le texte initial de ce document a été édité par le Forum Français pour la Sécurité Urbaine.

Ce flyer s'adresse aux usagers de drogues. Il ne vise ni à encourager ni à décourager la consommation de drogues mais à donner une information pour un usage à moindre risques.

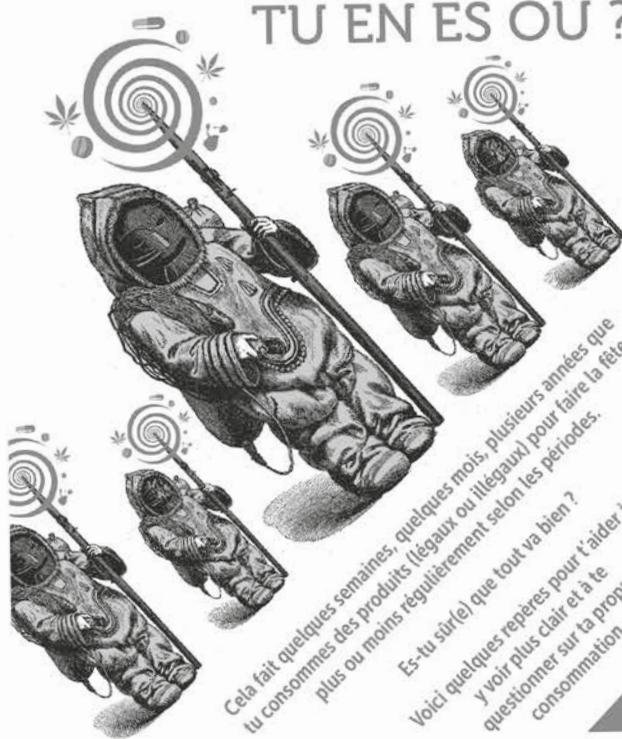


Ce flyer a été réalisé par Modus Vivendi asbl avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la Wallonie et de la COCOF.



Editeur responsable : Modus Vivendi asbl - C. Van Huyck, rue Jourdan 151, 1060 Saint-Gilles - Design: LY — Ne pas jeter sur la voie publique.

ET TOI ? TA CONSOMMATION ? TU EN ES OÙ ?



Cela fait quelques semaines, quelques mois, plusieurs années que tu consommes des produits (légaux ou illégaux) pour faire la fête.
Es-tu sûr(e) que tout va bien ?
Voici quelques repères pour t'aider à questionner sur ta propre consommation.

encourageons la prise de produits. En RdR, il est dit que toute consommation comporte sa part de risque, que le risque zéro n'existe pas. Ensuite, nous travaillons avec ce que la personne nous dit, ce qu'elle dépose, ce qu'elle vient chercher. Son désir à ce moment-là est peut-être d'obtenir un peu d'information ou des conseils pour faire la fête à moindre risque. Ou bien cette personne recherchera plutôt du soutien parce qu'elle vit des moments difficiles dans sa vie... On peut placer le sens du désir dans un cadre festif, un cadre de vie, de rencontre, ou de partage.

À partir de ce que la personne nous confie, on évalue s'il y a une possibilité de travail, si un accord peut être établi ou si un relai peut être fait vers d'autres intervenants. En RdR, quand une personne se présente, on commence par discuter avec elle, par créer du lien et c'est seulement si elle formule une demande ou si quelque chose de particulier ressort

de la discussion qu'on va lui proposer des pistes d'actions, qu'elle peut décider de prendre ou pas.

Modus Vivendi vient de créer un dépliant intitulé « Ta conso, t'en es où ? ». De quoi s'agit-il ?

La démarche de création de ce flyer émane d'un processus collectif au sein de Modus Vivendi, impliquant des « jobistes³ » et des professionnels. Elle vise notamment à jeter un œil sur ce qui se fait en termes d'outils dans d'autres associations du secteur de la RdR, notamment en France. C'est donc un flyer inspiré de certains documents produits par l'association française *Techno Plus*. Il est destiné à être distribué en milieu festif et propose une série de phrases non stigmatisantes qui visent à permettre aux consommateurs d'identifier quelques repères, des balises, afin d'évaluer où ils en sont dans leurs propres consommations et si elles leur posent problème.

3. Les « jobistes » sont des personnes qui connaissent le milieu festif, consommateurs ou non, qui vont à la rencontre des usagers de drogues dans les soirées, en festivals, pour leur transmettre un message de RdR. Pour devenir « jobiste » en milieu festif, il faut participer au préalable à une journée de formation.



Mes fêtes

- ★ Un week-end **sans faire la fête**, ce n'est pas supportable
- ★ Quand j'entends parler d'un **nouveau produit**, je cherche systématiquement à **l'essayer**.
- ★ Avant la fête, je **commence systématiquement ma soirée** par des **bières** et des **joint**s.
- ★ En soirée, je **pense plus à reprendre un produit qu'à profiter** de ce que j'ai déjà pris.
- ★ Même si je **ne suis pas** dans de **bonnes conditions** (déprime, fatigue, entourage...), je **consomme** chaque fois que j'en ai l'occasion.
- ★ Je ne peux pas **affronter la descente sans prendre un autre produit** pour en atténuer les effets.
- ★ Même si **un produit ne me procure plus les effets recherchés, je continue à en prendre**.
- ★ J'ai déjà **eu des épisodes délirants** lors d'une prise de produits.
- ★ J'ai déjà **essayé sans succès de faire la fête sans produit**.
- ★ Je prends **systématiquement plusieurs produits** pendant une fête.
- ★ Je ne **sais pas combien de produits je prends au total** au cours de la nuit.



Mon quotidien

- ★ Je manque d'énergie pour faire des choses que je faisais habituellement.
- ★ La semaine est trop fade, j'attends seulement le week-end.
- ★ Ma consommation **déborde du cadre festif, du cadre que je m'étais fixé**.
- ★ J'ai des problèmes de mémoire immédiate.
- ★ J'ai du mal à me concentrer sur une activité (travail, lecture...), à intégrer des informations nouvelles.

★ Les études, le travail ne me motivent plus.

★ Il m'arrive de consommer seul.



Ma vie sociale

- ★ Mes amis actuels sont tous des consommateurs comme moi ; les autres n'ont pas d'intérêt, je n'ai rien à leur dire.
- ★ J'ai progressivement abandonné toute activité (culturelle, sportive), cessé de voir mes amis de longue date.
- ★ Mon entourage se plaint de ma consommation.



Ma santé

- ★ J'ai du mal à dormir, je prends régulièrement des médicaments pour dormir.
- ★ Je suis facilement malade (rhume, bronchite, etc...).
- ★ J'ai perdu beaucoup de poids depuis que je consomme des produits.
- ★ Je suis toujours fatigué.
- ★ Il m'arrive d'avoir des crises d'angoisse sans savoir pourquoi.
- ★ On me dit irritable, parfois parano.
- ★ Je n'ai pas de contacts avec des structures adaptées si j'ai un problème.



Ma vie sexuelle

- ★ J'ai des brûlures, des éjaculations douloureuses, des infections, des problèmes gynécologiques réguliers: règles irrégulières, mycoses à répétition, irritations, infections urinaires.
- ★ Mes performances sexuelles et mon désir sont à la baisse.

Est-ce que je fais la fête de manière occasionnelle et spontanée ? Est-ce que la fête s'inscrit dans une volonté de sortir systématiquement tous les week-ends ? Ici aussi, la notion de désir est capitale. Il s'agit de se poser la question de la place que prennent la fête et les consommations dans sa vie. Bien sûr, c'est une question éminemment personnelle, quelqu'un de parfaitement équilibré pourrait dire : « moi, je sors tous les weekends et cela me convient bien parce que ça me permet de rencontrer plein de gens, d'avoir une vie culturelle et sociale trépidante ! ». Tout va dépendre d'où se place le curseur entre le désir et le besoin.

Tous les flyers se font en partenariat avec des usagers via des consultations, des focus-groupes. L'objectif est toujours de mettre en place un processus éminemment participatif qui confère à notre travail sa légitimité auprès des publics consommateurs, et dont la philosophie remonte aux fondements de la

RdR qui est la prévention par les pairs. La mission de Modus Vivendi est de réduire les risques liés aux usages de drogues et de prévenir la transmission du sida et des hépatites, ce n'est pas d'aider les gens à se droguer. Si on fournit des « kits de sniff » en festival, ce n'est pas pour inciter à la consommation, mais parce que ces kits réduisent effectivement la transmission des hépatites. Et cela s'accompagne d'une information la plus objective possible.

Derrière les actions de RdR, n'y a-t-il pas aussi un désir de défier les pouvoirs en place ?

Modus Vivendi est fondamentalement une association militante et c'est certainement ce qui attire au sein de notre équipe des personnes qui sont motivées par ce désir de voir avancer les choses, que ce soit en ce qui concerne les salles de consommation, l'échange de seringues, les projets de « testing » en

milieu festif⁴, etc. Nos projets peuvent flirter avec les limites de la légalité et c'est une question qui revient régulièrement. Par exemple, pour les salles de consommation à moindre risque, le secteur s'est posé la question de savoir s'il fallait les mettre en place avant qu'une loi les régule ou pas, ce qui a suscité un débat assez intéressant.

Le militantisme « hors-la-loi » des années 90 a cédé la place à un militantisme inscrit dans un contexte politique différent, dans une autre dynamique institutionnelle. Il faut dire aussi que les questions de management, d'organisation, de gestion financière et de cadre légal prennent plus de place qu'il y a vingt ans. Je pense qu'il est important de garder les valeurs de ce militantisme.

Les combats évoluent. Quand on voit les réactions scandalisées suscitées par les premiers projets de comptoirs d'échange de seringues, ces mêmes personnes, aujourd'hui, n'oseraient jamais tenir le même discours. Elles ont bien été obligées de se rendre à l'évidence que ces projets ont permis de

sauver de nombreuses vies humaines. Le discours de RdR est tout de même beaucoup mieux accepté dans la société qu'à l'époque. La plupart des gens qui, à l'heure actuelle, sont encore réfractaires à l'idée de la RdR, le sont sur des bases plutôt populistes. C'est vrai qu'il y a encore de gros chantiers en cours, comme celui d'accepter le fait que la RdR doit aussi viser un public mineur, et pas uniquement majeur, ou de la faire entrer dans les écoles.

Un grand nombre d'acteurs socio-sanitaires adhèrent aujourd'hui à la Charte de la Réduction des Risques⁵ qui affirme notamment qu'une société sans drogue n'existe pas, que la prohibition maximalise les risques liés aux consommations et que l'usager de drogues est une personne à part entière. Cela montre bien que les mentalités sont en train d'évoluer, bien qu'il y ait encore beaucoup de chemin à faire pour que la question des drogues soit abordée non pas sous l'angle de l'illégalité des produits, mais avant tout en termes de santé publique.

4. Le testing consiste à analyser le contenu et le dosage des composants contenus dans les produits psychotropes en circulation afin de réduire les risques liés à leur consommation.

5. La Charte de la réduction des risques peut-être téléchargée via le site de Modus Vivendi : www.modusvivendi-be.org



Le mécanisme de récusation et ses conséquences sur la dynamique du désir

> Une collaboration de **Manuel Dupuis**, psychologue, **Julien Talent**, directeur médical et psychiatre, et **Marc Decuyper**, médecin généraliste et psychanalyste.

Notre clinique au sein de l'Orée, Centre de jour pour personnes toxicodépendantes, nous a poussés à approfondir la question de savoir s'il existe une spécificité dans le fonctionnement psychique des sujets « addicts » à des psychotropes. L'origine de la mise en place de nos études est partie du constat qu'un grand nombre de nos patients semblaient avoir un rapport particulier à la loi symbolique.

Nous avons tout d'abord confirmé une hypothèse qui semble bien établie dans le courant analytique, à savoir qu'une personnalité « toxicomane¹ » n'existe pas. Le rapport qu'entretient un sujet avec la loi symbolique dépend généralement de sa structure psychique de base (personnalité névrosée, psychotique ou perverse). Enfin, nous avons mis en évidence la présence croissante au sein de notre clinique d'un « nouveau » mécanisme, celui de la récusation. Dans le contexte de société où dominant néolibéralisme et consumérisme, ce mécanisme semble expliquer le rapport particulier à la loi que manifestent bon nombre de nos patients et qui nécessite donc un cadre spécifique².

Dans cet article, nous approfondirons le mécanisme de récusation et en particulier son impact sur la dynamique du désir de patients présentant une dépendance problématique à des psychotropes. Nous montrerons que ces sujets, qui n'ont pas acquis la possibilité psychique de s'appuyer de manière stable sur la loi symbolique pour freiner leurs pulsions, sont en quelque sorte écartés de leur

désir. Nous étayerons notre article d'exemples issus de notre pratique au sein de notre Centre. Nous terminerons par quelques implications cliniques.

Rapports à la loi

La loi symbolique, présente initialement en psychanalyse dans la notion de Surmoi, est ici définie en référence au concept de *Nom-du-Père*, qui a été théorisé par Jacques Lacan. Le père symbolique permet de séparer l'enfant d'une relation fusionnelle avec sa mère, et par la même occasion d'un mode de rapport « maternel » à son environnement, caractérisé par un rapport direct aux objets, ainsi qu'à une préférence pour une jouissance totale et sans compromis. Il permet l'élaboration d'un mode de satisfaction plus différé et plus partiel. Il va sans dire que cet opérateur a une fonction importante pour permettre au sujet de réfréner ses pulsions, de consommation par exemple. Il devient un opérateur psychique qui joue un rôle de tiers entre le consommateur et son produit. Le concept de Nom-du-Père a un rôle central dans le développement psychique

1. Le terme *toxicomane* renvoie ici à un sujet présentant une addiction à un ou plusieurs psychotrope(s).

2. DUPUIS M. et TALENT J., « Rapports à la loi dans les conduites addictives : constats théorico-cliniques et implications thérapeutiques dans un centre de jour pour toxicomanes », in *L'intervenant*, vol. 31, n° 2, p. 12-15, 2015.

des sujets : sortie du fonctionnement psychotique puis pervers pour aboutir à la dynamique du désir propre à la névrose. Dans un Centre de jour comme le nôtre, l'institution et les thérapeutes représentent possiblement cette loi symbolique. Elle se traduit par l'ensemble des règles édictées, qui font notamment arrêter à la jouissance.

Il ressort qu'il existe un rapport particulier à la loi en fonction de la structure de personnalité du sujet³. Dans la psychose, le Nom-du-Père est forclos, c'est-à-dire rejeté de la sphère symbolique. Dans la perversion, la loi du père est déniée, tandis que dans la névrose, elle est bien intégrée par le sujet qui, soumis à la castration symbolique, refoule ses pulsions. La consommation problématique d'alcool ou d'un autre psychotrope vient alors jouer un rôle particulier au sein de chaque structure psychique.

Notre clinique nous montre cependant que de plus en plus de patients qui adoptent des comportements addictifs ne semblent pas concernés par cette loi, même s'ils l'ont bien intégrée dans leur psychisme. Les recherches mettent en évidence un nouveau mécanisme de défense, celui de la *récusation*.

Le mécanisme de récusation

Thierry Roth⁴ est un auteur, tout comme Charles Melman⁵ ou Jean-Pierre Lebrun⁶, qui étudie notamment l'impact du fonctionnement socio-économique sur le psychisme. Si le délitement progressif du patriarcat est positif à bien des égards, ce changement n'est pas sans impact sur le fonctionnement psychique des sujets, en particulier dans une société de plus en plus consumériste. Force est de constater que le père symbolique est de moins en moins opérant chez bon nombre de nos patients « addicts » n'ayant pas intégré la possibilité psychique de pouvoir se mettre une limite. Dans une société néolibérale, qui pousse à la consommation, ces sujets plus fragiles psychiquement seraient moins armés pour inhiber leurs pulsions. Ceci expliquerait le développement du mécanisme de récusation, qui se traduit par une impossibilité pour ces personnes de s'appuyer sur le Nom-du-Père pour freiner leurs envies de consommation.

La récusation, initialement proposée par Marcel Czermak⁷, se distingue des trois modes de défense classiquement décrits dans les structures psychiques de base. Tout d'abord, ce fonctionnement n'est pas

d'ordre psychotique, dans la mesure où le Nom-du-Père semble être bien intégré dans la sphère symbolique du sujet. L'autorité est reconnue mais c'est comme si le sujet n'était pas concerné par la loi, comme s'il « n'en avait rien à faire de cette loi ». Ce mécanisme est aussi différent de celui du déni de la structure perverse. En effet, ce dernier se caractérise à la fois par la reconnaissance du Nom-du-Père et sa négation (négation de la reconnaissance). Dans la récusation, la loi est reconnue, mais délégitimée. Un patient peut, par exemple, récuser la loi symbolique que représente un intervenant qui est garant du fonctionnement d'une institution, un élève peut récuser l'autorité d'un enseignant. Dans le mécanisme présent, non seulement le sujet ne reconnaît pas la personne qui est à une certaine place (« cette personne n'a rien à faire comme éducateur ou comme responsable du centre »), mais il remet aussi en question l'existence même de cette place d'autorité.

Lorsque nous observons certains de nos patients, il n'est pas rare de formuler l'hypothèse que la récusation consiste en réalité en une névrose qui n'est pas aboutie, qui n'a pas su se structurer. Roth⁸ souligne d'ailleurs la présence d'un « refoulement a minima », vu l'importance accordée à la loi mais par laquelle le sujet ne se sent pas concerné. Ce dernier est comme clivé entre la reconnaissance du Nom-du-Père et son rejet.

Notre clinique met en évidence toute la fragilité de cette *astructuretion*, où le sujet peut dans certaines circonstances fonctionner avec la loi symbolique, mais de manière temporaire. Dans le début de leur prise en charge, ces patients vont en général s'appuyer sur le personnel et le cadre mis en place. En effet, rattrapées par la réalité des conséquences de leurs excès et la prise de conscience inévitable que la jouissance a des limites, ces personnes semblent décidées à changer, car « elles n'ont pas le choix ». Cependant, dans un second temps, il n'est pas rare qu'elles fassent montre de comportements traduisant une opérationnalisation du mécanisme de récusation, laquelle peut prendre différentes formes. Monsieur X, par exemple, ne respecte rapidement plus les règles institutionnelles et pointe clairement l'illégitimité de la place des thérapeutes, notamment lors des entretiens avec son référent. Monsieur Y, quant à lui, montre des attitudes de récusation moins explicites

3. BOULZE I., *L'alcoolisme, Psychopathologie psychanalytique*, Armand Colin, 2011 ; ROTH Th., « Récusations et Addictions », in *Le Journal des psychologues*, n° 294, p.54-58, 2012.

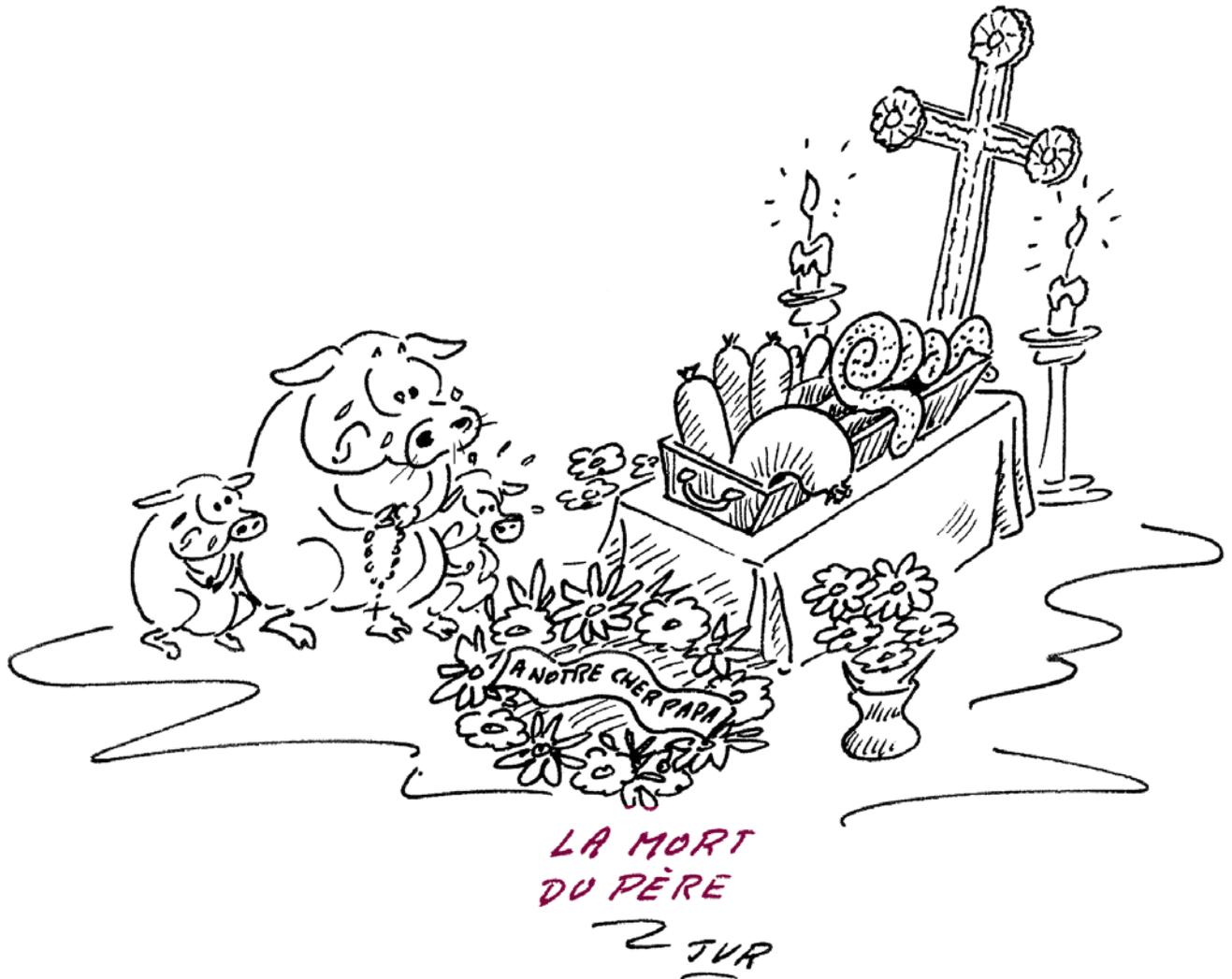
4. ROTH Th., *ibid.*

5. MELMAN C., *La nouvelle économie psychique. La façon de penser et de jouir aujourd'hui*, Erès, Toulouse, 2009.

6. LEBRUN J.-P., *Les couleurs de l'inceste. Se dépendre du maternel*, Denoël, Paris, 2013.

7. CZERMAK M., « Amnésies d'identité ou de la récusation du Nom-du-Père », in *Patronymies*, Paris, Masson, 1998.

8. ROTH Th., *op. cit.*



LA MORT
DU PÈRE
Z JUR

en adoptant des comportements traduisant bien qu'il ne tient pas compte du cadre que l'on a mis en place pour lui, même s'il a conscience du bien-fondé de celui-ci.

Ce mécanisme empêche le sujet de pouvoir se mettre des limites en s'appuyant sur la loi. Lorsque nos patients sont dans une période qui se caractérise par un respect des règles de l'institution et du cadre qu'il leur est proposé, ils sont généralement abstinents ou vivent dans une consommation modérée. Quand ce n'est pas le cas, nous observons des comportements compulsifs. Sans limite psychique, ils sont amenés à consommer de manière addictive.

La récusation semble être un mécanisme astructural, propre au fonctionnement de type « borderline⁹ », dont nous avons approfondi les caractéristiques et

les conséquences cliniques au sein de notre travail dans un précédant article¹⁰.

Notons enfin que le terme de « récusation » est emprunté à la terminologie juridique, tout comme le concept de forclusion. Il s'agit de « ne pas admettre l'autorité de quelqu'un », notamment de « refuser, par soupçon de partialité, un juge, un juré, un arbitre, un expert¹¹ ».

Conséquences de ce mécanisme sur la dynamique du désir

Ces sujets, s'ils montrent parfois un fonctionnement proche de la dynamique du désir, ne parviennent pas à rester dans cette possibilité de s'appuyer de manière permanente sur le Nom-du-Père pour sup-

9. MELMAN C., *op. cit.*
10. DUPUIS M. et TALENT J., *op. cit.*
11. ROTH Th., *op. cit.*

porter le manque fondamental. Ceci les amène à ne plus supporter la frustration et à rechuter, de manière à « remplir » cette part de vide intérieur et à être dans la jouissance. Monsieur Y, déjà mentionné plus haut dans cet article, exemplifie bien selon nous ce fonctionnement qui ressemble à certains moments à une névrose. Il alterne des moments de consommation et d'abstinence où il s'appuie de manière temporaire sur la loi. Ce patient arrive chez nous juste après une longue période qui s'est caractérisée par une incapacité à se retenir de consommer pour soulager ses angoisses. Cette personne rentre alors dans un processus où elle est très motivée, se sentant par ailleurs bien soutenue par notre équipe. Déterminé à rester abstinent, Y est conscient qu'il doit accepter ses angoisses et se mettre en mouvement en vivant avec son sentiment de manque intérieur. Le patient nous dit un jour une phrase qui semble indiquer que la question du désir émerge. « Je cherche quelque chose mais je ne sais pas ce que c'est et je ne pense pas que je le trouverai un jour. Mais en tout cas, cela me met en mouvement pour l'instant et c'est positif ». Il décrit un désir de mettre en place des projets, s'inscrire à un club de sport, commencer une formation. Il respecte par ailleurs le cadre de l'institution, participant notamment aux activités sociothérapeutiques. Le patient va mieux, même s'il montre par ailleurs des comportements s'apparentant à une structure plus névrotique : doutes, inhibitions, sentiment de culpabilité, anxiété, défenses obsessionnelles... Il trouve pendant 2-3 mois un certain équilibre et semble pris dans une recherche de sens et d'occupation. Il montre dans cette période une certaine assiduité au programme thérapeutique et une confiance en l'équipe, notamment en son référent. Monsieur Y rentre ensuite dans une période de consommation de plus en plus régulière et toujours compulsive, où son désir est noyé et absent. Parallèlement, la loi symbolique que nous représentons n'existe plus pour lui, y compris pendant ses courtes périodes de sobriété. L'institution devient totalement illégitime pour lui apporter de l'aide. Lors d'un même entretien, il déclare qu'il devrait fréquenter le centre et participer aux activités thérapeutiques, d'autre part que le Centre n'est pas adapté à son profil. Ceci semble bien correspondre au mécanisme de récusation.

Ces sujets « récusateurs » peuvent parfois aller se protéger, « passer un temps » du côté du Nom-du-

Père et de la loi quand ils en ressentent la nécessité (« se protéger du produit », « c'est arrêter ou crever »), mais succombent rapidement à la tentation de jouer à nouveau. Thierry Roth, parle d'un « fort-da » réel et non plus symbolique¹².

Roth¹³ souligne que ces patients n'ont plus accès à leur désir et à sa dynamique. C'est comme s'ils ne pouvaient plus désirer. Le manque fondamental, l'objet lacanien « toujours déjà perdu », qui est censé permettre par l'opération du Nom-du-Père d'accéder au manque symbolique, n'a pas eu cet effet d'accéder à la dynamique du désir. Le sujet ne peut s'appuyer sur ce manque fondamental, manque jamais comblé et cause de désir.

Le problème de ces personnes concerne, au niveau psychique, la difficulté à s'appuyer sur la loi symbolique afin de supporter la frustration. Elles ne peuvent s'empêcher d'adopter des comportements qui vont leur apporter une jouissance immédiate. La loi paternelle n'est pas opérante, le sujet restant comme collé au réel.

Ces sujets ne sont pas assez bien « outillés » dans leur psychisme pour contrer les occasions de jouer de produits divers qui s'offrent à eux. Ils se retrouvent face à un manque qui n'a pas pu s'ancrer en eux de manière fondamentale et sur lequel s'appuyer. Ce sont des personnes souvent décrites comme « dépendantes », « addicts », où la division subjective basée sur la perte de l'objet semble faire défaut. Comme le souligne Jean-Pierre Lebrun, ces « récusateurs » sont comme « addictés, sans écart, sans renoncement à l'immédiat¹⁴ ». Ils ont perdu le sens du désir, qui nécessite un travail, une frustration qui les met en mouvement pour atteindre cet objet inatteignable. Ils sont dans ce que Lebrun qualifie de « tyrannie de l'immédiat ».

Cette incapacité à s'empêcher de jouer touche d'autres domaines que la consommation. Prenons l'exemple de D. Cette patiente, pourtant fortement endettée, sait consciemment qu'elle doit faire attention à ses finances. Cependant, prise dans l'envie de passer des moments de détente, elle ne peut s'empêcher de dépenser une somme importante pour un voyage. Quand à Monsieur Z, déjà endetté, il dépensera son argent du mois à du matériel de golf...

Ces patients nous décrivent généralement des comportements fusionnels avec leur mère. On s'aperçoit

12. Roth Th., « Pour une transition thérapeutique en toxicomanie – ou de l'injection d'une ponctuation qui ferait advenir le fort-da », in *La Revue lacanienne*, 2010/3, p. 163-168, 2010.

13. Roth Th., *op. cit.*

14. Lebrun J.-P., Conférence : « La récusation de l'autorité », Université d'été de l'UCL 2011 : *Autoriser l'autorité ?* 19 août 2011, *Journée d'étude du SEGEC*. Vidéo en ligne : enseignement.catholique.be/segec/index.php?id=1603, 2011.

que le père n'a pas joué un rôle séparateur, limitant la jouissance que l'enfant ressentait dans sa relation avec sa mère. La possibilité pour le sujet de s'appuyer sur le Nom-du-Père est fondamentale pour supporter le manque et rentrer dans la dynamique du désir. Un nombre non négligeable de nos patients montrant cette incapacité à s'appuyer sur la loi symbolique pour supporter la frustration ont une dynamique familiale qui n'a d'ailleurs pas changé : une relation avec la mère fusionnelle, un père souvent délégitimé dans la place qu'il occupe. Concernant notre patient Y, son rapport à ses deux parents est de type « maternel », une relation qui est restée très protectrice, presque fusionnelle et peu limitante. Son père n'a pas pris une place de loi.

Comme le souligne Lebrun¹⁵, l'interdit du père ne ferme pas la porte au désir mais bien au contraire le rend possible comme transgression. Ce système est ici défaillant : sans limite, il n'y a pas de transgression possible. Chez ces sujets pris dans l'immédiateté, on peut dire que le désir n'est plus là.

Quelques implications thérapeutiques

Tout ceci a bien entendu des conséquences cliniques sur notre travail et en particulier du cadre à mettre en place. C'est bien la loi symbolique que nous

devons veiller à représenter pour ces patients. Ces patients ont besoin d'un cadre clair, solide et permanent. Un cadre « qui tient », c'est une « loi qui tient ». Il doit être limitant, capable d'empêcher ces patients de retourner dans un fonctionnement régi par la tyrannie du besoin de jouissance immédiate. Il s'agit de poser des règles claires et un programme thérapeutique structurant. Si ces patients vont rapidement ne plus respecter ce cadre, il importe de se porter garant du cadre en essayant de le faire tenir. Néanmoins, la réalité de la clinique nous amène à trouver certains compromis, de manière à éviter des possibles coupures dans la prise en charge parfois dommageable. Il s'agit donc, au cas par cas, de réfléchir à une stratégie qui puisse faire tenir notre cadre et dans lequel le patient puisse... tenir également...

Enfin, il est prévu pour ces personnes, au sein du programme thérapeutique, des moments creux, des pauses. Certains sujets ont en effet parfois tendance à être tout le temps occupé, comme devenir « dépendant » à une activité thérapeutique. Ceux-ci ont besoin de moments de pause dans les lieux communautaires, où ils vont être confrontés à une sensation de manque intérieur qu'il va s'agir de symboliser dans les entretiens individuels et les groupes thérapeutiques.



Bibliographie complémentaire

- FERBOS C. et MAGOUDI A., *Approche psychanalytique des toxicomanes*, Presses Universitaires de France, Paris, 1986.
- PAGES-BERTHIERS J, « Psychanalyse et toxicomanie », in *Revue toxibase* 2/93, 1993.

15. Lebrun J.-P., *Les couleurs de l'inceste. Se dépendre du maternel*, Denoël, Paris, 2013

Ils glissent du désir vers le besoin... et ne supportent plus la moindre frustration ?

Jean-Paul Gaillard¹

Autre particularité partagée par ces enfants et adolescents, et qui panique nombre de mes collègues psychanalystes : le déplacement de l'espace du « désir » vers celui du « besoin ». Qu'y a-t-il d'incongru à cela ? Pour s'étonner, il faut être singulièrement déconnecté des réalités contemporaines. De fait, une mutation sociétale en cours produit des jeunes qui semblent vivre leur rapport aux objets sur le même mode que la soif ou la faim... On les appelle « les mutants », et ils semblent vivre un présent compact qui doit se montrer porteur d'une satisfaction immédiate.

Face à ce constat désarçonnant, s'agit-il de résister en se rattachant à nos valeurs non consuméristes et nos croyances éducatives ou plutôt de prendre en compte ce façonnement qui opère auprès des jeunes. Que faire de ce désir qu'on pensait « en bon éducateur » devoir cultiver chez les jeunes ?

Comment décrire la mutation sociétale en cours² ?

Cette mutation sociétale, comme celles qui l'ont précédée, s'opère à travers l'émergence d'un nouveau corpus scientifique (ici les sciences de la complexité³) qui remplace le précédent (les sciences modernes dites mécanistes) et des technologies nouvelles inévitablement associées à des logiques nouvelles. Une nouvelle forme d'intelligence et de sensibilité, une nouvelle économie psychique et relationnelle, des valeurs nouvelles, en sont l'expression directe.

La dynamique de la machine sociétale précédente (XVIII^e – XX^e siècle) était fondée sur l'identité appartenancielles c'est-à-dire que chaque groupe imposait

une identité collective à ses membres, associée aux rituels qui permettent à chacun de manifester son appartenance. Cette dynamique reposait aussi sur l'autorité de mode paternel dont le moteur était la menace (confrontation, punition, rétorsion) et l'exigence de soumission, ainsi que sur la hiérarchie verticale qui produisait et pérennisait une inégalité par principe, toute différence devenant un marqueur hiérarchique. L'hétéronomie, qui faisait de chaque adulte un vecteur de transmission, fidèle, de savoirs, de savoir-faire, de valeurs établies et la compétition, en tant que machine à faire fonctionner la valeur centrale (domination – soumission) en étaient les piliers centraux. La morale : « tu feras... tu ne feras pas ! », intervient alors comme une machine à obéir, à ne pas penser par soi-même.

La dynamique de la machine sociétale émergente (début du XIX^e siècle) est quant à elle fondée sur l'identité individuelle, la dynamique appartenancielles étant devenue folle : cent millions de morts au XX^e siècle, quelques millions depuis le début du XXI^e siècle, nous ne pouvons que nous réjouir de

1. Thérapeute de la famille et du couple, psychanalyste, membre titulaire de la Société française de thérapie familiale (SFTF) et de l'European Family Therapy Association (EFTA), docteur en psychologie, professeur honoraire des universités.

Auteur de *Enfants et adolescents en mutation*, *Mode d'emploi pour les parents, éducateurs, enseignants et thérapeutes*, Jean-Paul Gaillard, ESF Éditeur, 2014 (5^e édition augmentée).

2. Propos recueillis par Patricia Bernaert.

3. Cf. le Projet d'établissement 2002 du CNRS : « S'attacher à la complexité [...] c'est reconnaître que la modélisation se construit comme un point de vue pris sur le réel, à partir duquel un travail de mise en ordre, partiel et continuellement remaniable, peut être mis en œuvre ».

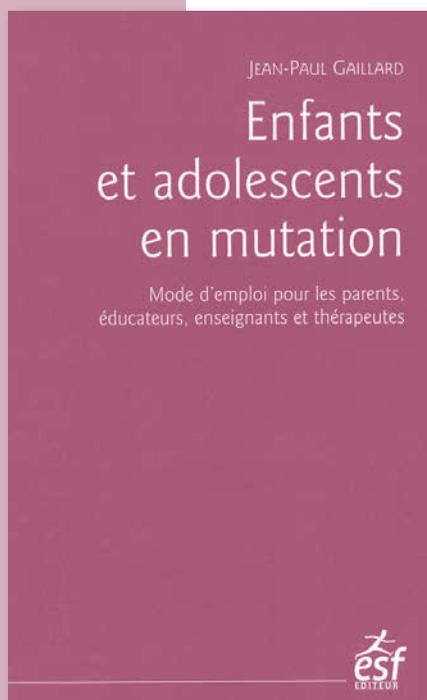
Nos enfants sont des « mutants ». Aujourd'hui, les parents, les enseignants, les éducateurs et les psychothérapeutes sont confrontés à une question cruciale : accepter ou ne pas accepter de comprendre ce qui se passe dans la tête des enfants et des adolescents contemporains et dont ils sont contraints de constater que cela ne ressemble à rien de ce qu'ils connaissent : l'ensemble des repères sur lesquels ils croyaient pouvoir compter pour le comprendre ont perdu leur pertinence.

De fait, nous assistons à l'émergence d'une nouvelle normalité très différente de celle à laquelle nous sommes habitués, nous assistons au façonnement d'un psychisme radicalement différent du nôtre.

Cette différence génère entre nous et nos enfants et adolescents une grande perplexité ; à l'école, en famille, en institution, cette perplexité produit un climat de violence dont les adultes croient être les victimes. Alors que la méconnaissance de la mutation psychosociétale en cours les conduits à en être les co-auteurs aveugles.

Jean-Paul Gaillard nous propose ici une description point par point de ces différences, sources de grande perplexité pour les adultes. Parents, enseignants et éducateurs trouveront dans cet ouvrage les clés de compréhension et d'action leur permettant de renouer le contact et le dialogue avec ces enfants et adolescents en « mutation ».

Jean-Paul GAILLARD, *Enfants et adolescents en mutation : mode d'emploi pour les parents, éducateurs, enseignants et thérapeutes*, ESF éditeur, Collection Art de la psychothérapie, 2012, 189 pages.



l'individualisation de l'identité. Nos jeunes mutants peuvent ainsi se lier d'amitié avec n'importe qui dans le monde. La dynamique se construit sur l'autorité sur soi, dont le moteur est la responsabilité personnelle, ainsi que sur la hiérarchie horizontale, qui produit et pérennise une égalité par principe quelles que soient les différences. L'autonomie fait de chaque mutant un vecteur d'invention et d'expérimentation de nouveaux savoirs, savoir-faire, valeurs. La coopération est la machine à faire fonctionner la valeur centrale : « l'égalitarité ». L'éthique : « je ferai... je ne ferai pas ! », qui est une machine à décider, à penser par soi-même.

Créer et cultiver le désir chez les jeunes, leur apprendre à supporter le manque, la frustration, l'attente, l'espoir... Quelle place donner à cette intention éducative

dans la nouvelle normalité que vous décrivez ?

La psychanalyse a modélisé l'humain occidental standard comme « névrosé normal » c'est-à-dire un individu transformé en « sujet désirant » à partir de son passage par la « castration symbolique » (le père sépare l'enfant de la mère, c'est-à-dire de l'univers des choses). Ce manque est donné comme fondateur du « désir ». L'insistance des adultes chargés d'éducation à soumettre les enfants à la frustration, ce rabâchage lancinant, est le signe de la disparition de ce processus, au bénéfice d'un autre qui remplit la même fonction : de fait, un humain incapable de se priver ou de se contraindre n'est guère socialisable.

Cela dit, les mêmes adultes qui prêchent la frustration, n'en cherchent pas moins frénétiquement l'objet qui pourrait combler ce manque. La machine désirante est clairement coproductrice du consumérisme ef-

BRIN
DE ZINC...



fréné qui caractérise l'humain occidental du XX^e siècle. Il serait honnête de cesser d'accuser nos jeunes mutants d'être ce que nous sommes : des consommateurs décervelés. Nous serions de même avisés de commencer à nous intéresser aux « capteurs d'attention » inventés par la machine marchande à destination de nos enfants, qui vise à les transformer en consommateurs aussi décervelés que nous.

Une remarque s'impose : le désir n'a pas d'objet de satisfaction, il est une machine à faire courir après ce qui n'existe pas⁴. Le besoin identifie ses objets et s'en satisfait, certes cycliquement, sur le modèle de la faim, de la soif, du sommeil, de la sexualité. Le même pain, la même eau, le même lit, le même partenaire, peuvent contribuer à satisfaire le besoin sur un temps durable. En fait, nos jeunes mutants sont façonnés de telle façon qu'ils pourront vivre dans une économie décroissante, ce qui n'est pas notre cas !

La machine désirante est fondée sur la frustration, c'est-à-dire un système de privation – contrainte imposée à chacun de l'extérieur, par l'autorité de mode paternel « castratrice ». Nos jeunes mutants ne peuvent se reconnaître dans cette machine fondée sur l'autorité extérieure, l'hétéronomie, l'inégalité par principe, la verticalité. Leur autonomie, l'autorité qu'ils ont sur eux-mêmes, le principe d'égalité, imposent qu'ils doivent décider eux-mêmes de ce dont ils doivent se priver et ce qu'ils doivent s'imposer.

Comment dès lors réinventer nos pratiques éducatives ? Avez-vous des pistes concrètes ?

Je privilégierais la piste de la négociation : dans notre monde finissant, elle relève des jeux à somme nulle,

4. Jacques Lacan l'a modélisé en termes d'« objet a »

un gagnant, un perdant. Au-delà des réglementations qui tentent de la réguler, c'est la compétition qui est la règle. Dans le monde émergent, elle relève des jeux à somme non nulle, deux gagnants ou deux perdants. La coopération est la règle. Chacun des protagonistes doit être en mesure de connaître ce qui est précieux pour l'autre le concernant, autant que ce qui est précieux pour lui-même concernant l'autre. Chacun décide alors de se priver de quelque chose ou de se contraindre à quelque chose, au bénéfice de la satisfaction mutuelle. La frustration imposée par la force est ici remplacée par la décision personnelle.

Ensuite, l'apprentissage à la gestion du manque me semble être une voie à emprunter. Ce dernier est fondé sur deux attitudes que nous ne savons malheureusement pas adopter et que nous devons apprendre de toute urgence.

La première est la nécessité d'intégrer que les rituels de socialisation ont changé de place et de forme. Ils restent, comme de tout temps, fondés sur la prescription de l'expression de l'agressivité, des émotions, de la sexualité, du rapport à l'autre et du rapport à soi, du rapport au savoir et au plaisir ; mais là où cette prescription nous a été appliquée à par-

tir du temps de la « castration symbolique », à travers la valeur « soumission à l'autorité verticale » (à partir de 5 ans environ, souvenons-nous de notre première primaire), elle s'applique aujourd'hui entre 2 et 5 ans, à travers quelques « non-négociables jamais négociés ».

La deuxième attitude est de co-produire, avec nos enfants, une éthique de responsabilité personnelle, qui est la base de la nouvelle citoyenneté. Aider nos enfants à penser⁵, les aider à intégrer dans chaque instant de leur vie la nécessité de motiver systématiquement leur « je ferai... je ne ferai pas ! » par de la pensée.

Mon dernier mot ira à Aristote. Selon lui, l'éthique ne consiste pas à suivre des règles générales mais à « acquérir à travers la pratique, les aptitudes délibératives, émotionnelles et sociales qui nous rendent capables de mettre notre compréhension générale du bien-être en pratique », l'éthique n'a pas pour but de savoir ce qu'est la vertu en son essence, mais faire en sorte de devenir vertueux.

Éthique et logique sont indissociables : elles consistent à penser, là où obéir à un principe moral requiert de surtout ne pas penser !

5. Ce que l'école de la République n'a jamais fait !

Un trimestriel pour interroger sous des regards différents les thèmes liés aux usages de drogues, la promotion de la santé et les politiques et pratiques sociales en matière de jeunesse.

Retrouvez tous les numéros sur le site :
www.prospective-jeunesse.be

Prospective Jeunesse

Drogues
Santé
Prévention

Milieux de vie

- Famille et parentalité (n^{os} 22, 24, 42, 43, 44, 49)
- L'école (n^{os} 3, 4, 6, 25, 29, 55, 57, 64, 67)
- La fête (n^o 35)
- Le monde du travail (n^o 26)
- La prison (n^{os} 13, 16, 40, 65)
- Milieu du sport (n^o 53)

Produits et leurs effets

- Plaisir (n^{os} 7, 8, 9, 10)
- Dépendance (n^o 39)
- Drogues de synthèse (n^{os} 14-15)
- Cannabis (n^{os} 18, 20, 21, 72)
- Alcool (n^{os} 32, 66)
- Tabac (n^o 33)
- Alicaments (n^o 19)
- Ordinateur et internet (n^{os} 47, 69)
- Amour (n^o 48)

Pratiques professionnelles

- Promotion de la santé (n^{os} 31, 34, 56, 61, 71)
- Pratiques de prévention (n^{os} 31, 50, 59, 60, 63, 70)
- Réduction des risques (n^{os} 27, 28, 54)
- Représentations (n^o 46)
- Secret professionnel (n^o 23)
- Travail en réseau (n^{os} 45, 66)
- Soins aux usagers (n^{os} 41, 52)
- Participation (n^{os} 67, 68)

Contextes d'usage

- La loi et la répression judiciaire (n^{os} 1, 2, 38, 65)
- Pauvreté, marginalité et exclusion (n^{os} 11, 12, 36, 37)
- Culture et consommation (n^{os} 5, 17, 30, 58, 62)

ABONNEMENT ANNUEL gratuit ou de soutien

Prix au numéro: 4 euros *Frais d'envoi compris*

Numéro de compte bancaire: BE04 2100 5099 0831

Formulaire d'abonnement ou de commande au numéro

Institution

Nom Prénom

Téléphone Courriel

Adresse de livraison

Rue Numéro

Code postal Ville

Pays

Type d'abonnement (entourez votre choix)

L'abonnement est gratuit

Toutefois vous pouvez souscrire à un abonnement de soutien (24 euros)

- Je désire souscrire à un abonnement de soutien oui non

- Je souhaite une facture oui non

Commande au numéro Nombre désiré et numéros

Date Signature

Prospective Jeunesse

Drogues
Santé
Prévention

73

Périodique trimestriel
été 2015

Prospective Jeunesse, Drogues | Santé | Prévention
est un trimestriel lancé en décembre 1996.

Lieu interdisciplinaire de réflexion, de formation et d'échange d'expériences, d'idées, de points de vue, cette revue interroge sous des regards différents des thèmes liés aux usages de drogues, à la promotion de la santé et aux politiques et pratiques sociales en matière de jeunesse.

Chaque numéro aborde un thème particulier.

Celui-ci est consacré à la thématique du désir.

Pour consulter les sommaires des numéros parus ou contacter l'équipe de rédaction, visitez le site :

www.prospective-jeunesse.be



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles
et agréé par la Commission communautaire française
de la région de Bruxelles-Capitale

